

Biblioutèco d'istòri Literàri e de Critico

Bibliothèque d'Histoire littéraire et de Critique

Sully-André PEYRE - Marcel DECREMPS

**Mireille,
Poème chrétien?**



1990

Avant-propos de René Méjean

Je n'ai connu Sully-André Peyre qu'assez tard. Notre première rencontre date de 1954 dans le cadre du Museon arlaten. Sully-André Peyre y défendait âprement les droits de la langue provençale. Au début de l'automne dernier j'allai lui rendre visite à Mûrevigne. Entre temps nous avons soutenu une controverse dialoguée sur la religion de Mistral qui, tout en nous opposant, avait contribué à nous rapprocher. Ceux qui ne connaissent de Peyre que le polémiste se doutent-ils de la simplicité, de la courtoisie et de la gentillesse de l'homme? Dès l'abord il savait éveiller chez son interlocuteur l'estime et la sympathie. S'il manifestait une remarquable liberté de pensée son absence d'illusions ne l'empêchait pas de garder le goût de la vraie valeur aussi bien dans les œuvres que dans les hommes. Ce poète était un aventurier de l'esprit. Il restait convaincu que ses plus prodigieuses découvertes l'homme ne pouvait les faire qu'en lui-même, et que c'était à l'art qu'il appartenait de les éterniser. Ainsi, bien que formé au symbolisme et à la poésie anglaise, qu'il lui arrivait de pratiquer, Sully-André Peyre, comme Valéry à qui il ressemblait par certains traits, restait un méditerranéen. Ce solitaire avait vocation d'universalité.

L'universalité, certains ne manqueront pas de trouver paradoxal que ce soit à travers la poésie provençale que Peyre ait cherché à l'atteindre. Mais nul n'était moins régionaliste que ce disciple de Mistral. Tout le miracle mistralien consistait pour lui dans la création d'une langue littéraire capable d'exprimer les sentiments les plus universels. Sa défense du "droit de chef d'œuvre" à propos de l'auteur de Mirèio n'était pas autre chose qu'une référence à la méthode expérimentale. Comme l'a noté quelqu'un, ce qui compte en littérature, c'est " le fait du prince ", autrement dit: le génie.

Et nous en arrivons à découvrir dans ce sceptique l'homme d'une foi. Car il fallait de la foi - et un complet désintéressement - pour publier pendant plus de quarante ans une revue comme Marsyas où Peyre soutenait la parité de la culture provençale avec les autres cultures. Cette œuvre n'aura pas été vaine. Les poètes de Marsyas, les poètes provençaux d'aujourd'hui, sont de ceux que ne renierait pas une grande littérature. Ce renouveau, c'est à Sully-André Peyre que nous le devons.

Marcel Decremps.

SULLY-ANDRÉ PEYRE OU LA MULTIPLICITE DE L'UN

La route blanche franchissait un horizon de vignes avec, çà et là, des bandes de labours ocres, brûlés par le soleil. Très peu d'arbres. Quelques platanes, des sycomores et de loin en loin, un olivier noueux, poussiéreux, penché sur les souches vertes. Il nous semblait que nous roulions depuis des heures et que nous devrions rouler pendant des heures encore avant de rencontrer un visage humain.

Aigues-Vives surgit à un détour, comme surgissent tant de bourgades méridionales, derrière une allée de platanes somptueux, décolorés et perdant leur écorce. Nous longeons la rue principale, et c'est une rue interminable, aux maisons de torchis blanchies à la chaux. Il n'y a pas d'eaux vives à Aigues-Vives. Seule, sur une petite place, une fontaine ancienne épandrait quelque fraîcheur si la vasque n'en était desséchée. De temps à autre une voûte étroite s'ouvre sur un puits d'ombre.

Le facteur sort d'un porche. Nous stoppons aussitôt pour lui demander l'adresse de Sully-André Peyre. Le poète?

- C'est tout droit, à Mûrevigne, la dernière maison à droite quand on est déjà sorti du village.

De fait, nous, n'avons aucun mal à la trouver, la maison. Elle se blottit curieusement, à l'écart de la route, dans un terrain enfoncé, parmi d'épaisses touffes de roseaux et quelques arbres.

Il n'y a pas à se tromper, en effet. C'est bien là maison de poète. Nous franchissons la porte du jardin, contournons une corbeille de fleurs et de plantes.

La façade apparaît aussitôt derrière le vert de la tonnelle et de la vigne vierge. Mais aucun son ne nous parvient. Tout est calme et silence. Un silence lourd, épais de pleine après-midi estivale et que trouble à peine le crissement de nos pas sur le sable.

Par une porte-fenêtre ouverte et qui donne de plain pied sur le jardin, nous pénétrons dans une vaste pièce à la fois studio et salle à manger. Il y a là des meubles du pays, lisses, luisants, agréables à regarder. Des bibelots de Provence et quelques tableaux d'amis ornent les murs.

A droite, un escalier tenant toute la largeur de la pièce descend à un vaste bureau. Le Maître est là, penché sur ses papiers. Derrière lui, autour de lui, une grande bibliothèque, aux rayons surchargés de livres, monte jusqu'au plafond. A peine a-t-il levé les yeux à notre entrée. D'une voix posée, bien timbrée, il continue à dicter à une jeune fille qui, assise en face de lui, de l'autre côté du bureau, prend des notes. Nous apprendrons plus tard que cette secrétaire est aussi une poétesse, de celles que S.-A. Peyre publie, de temps à autre, sous le nom d'Antoinette Nusbarme ou d'Antoinette Ducros, en première page de Marsyas.

Il termine sa phrase et nous nous présentons. Aussitôt il se lève et s'avance, souriant et les mains tendues:

- Que sias brave d'èstre vengu!

C'est la première fois que nous sommes en présence du Maître et, en vérité, nous ne sommes pas trop surpris. Nous nous le représentions bien ainsi, l'inoubliable poète de La Cabro d'Or, le sévère, directeur de Marsyas, le dur polémiste du mistralisme intégral.

Sous le front dégagé, le visage presque ascétique, encore allongé par la petite barbe en pointe, et, sous les épais sourcils, un regard aigu et pourtant lointain.

Un homme au rêve habitué, disait Mallarmé de lui-même. Et l'on ne peut s'empêcher, devant Peyre, de songer à la fois à Mistral et à Mallarmé. A Mistral pour l'aspect général, la noblesse de l'attitude, la cordialité de l'accueil.

A Mallarmé pour le regard et cette frilosité devant l'hiver et le monde que décèle un grand châle de laine écossais, négligemment jeté sur les épaules.

Un homme au rêve habitué. Au rêve et à la solitude. Les vignes, autour de la maison du poète, s'étendent jusqu'à l'extrême limite de l'horizon, en ondulations océanes. Et Peyre vit désormais chez lui comme dans une île dont il ne sort que de loin en loin.

Mais qu'importe là solitude! La poésie est pouvoir. Non fiction destinée à parer la réalité de prestiges imaginaires, mais pouvoir de fait, qui, par magisme incantatoire, donne prise sur l'âme et, par elle, sur le monde et la vie. Technique aussi valable que les anciennes mancies pour pénétrer, au-delà des apparentes transitoires, l'essence même des êtres et des choses, révéler leurs analogies secrètes, les situer sous leur jour absolu:

*Agues pas crento de canta
Lou founs desir que te tafuro;
En lou cantant pos l'encanta
Jusqu'à la bèuta la mai puro...*

(Ne sois pas honteux de chanter - le profond désir qui te point - le chantant, tu peux l'enchanter - jusqu'à la beauté la plus pure...).

Cette incantation terminale et réalisée de l'intérieur (c'est un secret que tu avais perdu) donne tous les droits au poète.

Et d'abord celui de recréer sa vie à sa guise. C'est pourquoi les ouvrages autobiographiques de Peyre sont des biographies non pas seulement poétisées (dans la tradition goethéenne de Poésie et Vérité) mais proprement transfigurées. Le grand-père que j'ai eu en songe ou encore ce pur chef-d'œuvre intitulé Colombier sont des œuvres significatives à cet égard. Et le poète ne nous y convie pas tant à revivre son enfance retrouvée qu'à découvrir, avec lui, la seule enfance qu'il ait jamais voulu vivre. *Li passado e li liò revivien dins l'image*, écrit-il. Et cette image des choses, cette épuration est le centre même du vrai.

C'est cette transmutation délibérée du réel, opérée selon certains rites poétiques, J'irai vers la nuit, avec mon regard d'enfant, qui permet au vrai créateur de déclarer: le ciel se gagne et se vit sur la terre. Car partout où se porte son regard peut surgir son ciel.

Ceci explique que Peyre, loin de craindre la dispersion, semble, au contraire, la rechercher. Il n'hésite pas, en effet, à se muer lui-même, par le truchement de pseudonymes, en personnages plus ou moins étranges qui à longueur d'année, vivent dans Marsyas. Depuis le remarquable article de Jean-Calendar Vianès dans Reflets de Provence, plus personne n'ignore qu'Escriveto est l'autre face lyrique de Peyre, comme, en 1909, Louise Lalane avait été l'autre face d'Apollinaire. Mais Charles Rafel est aussi l'autre face pensante de Peyre. Sa face anarchisante, frondeuse, truculente, et qui nous convie, gouailleuse, à un jeu de massacre idéal.

Dispersion également dans la forme. Peyre, en effet, écrit non seulement en provençal (comme toute son hérédité provençale et languedocienne l'y incite) mais encore en français et en anglais. Est-ce là vaine gageure de dilettante? Nullement. Mais certitude, au contraire, que le vrai problème se situe, au-delà des différences de langues, au cœur même des mots, dans le pouvoir soudain déclenché par la précision de leur assemblage:

O douceur du repos muée en toutes choses!

Cette croyance, de souveraineté créatrice jointe à une émouvante fidélité à sa vocation (Peyre édite et dirige Marsyas depuis trente-cinq ans) nous aide à comprendre aussi la rigueur de la position doctrinale dans le Félibrige et l'importance capitale qu'il attache au droit de chef-d'œuvre. C'est par sa traduction de la Bible que Luther a créé l'allemand moderne. C'est par la Divine Comédie que Dante a créé l'italien. C'est par ses poèmes que Malherbe a suscité notre français classique. C'est par Mireille que Mistral a recréé la lengo nostro.

Et Mistral a fait plus que recréer une langue. Il a été un moment de la conscience d'un peuple. Cette conscience survit aujourd'hui à Mûrevigne. Nous le savons de toute certitude.

Quand nous avons fait le détour par le mas des souches et des mûres comme dit Pierre Millet dans son magnifique article de Fe, nous revenions de Maillane. Or, à Maillane, les étroites allées du petit jardin ne nous avaient conduits qu'à des pièces désertes, à des portraits de fantômes, à une exposition de meubles hors du temps. Mais le miracle s'est produit à Aigues-Vives, où nous avons enfin retrouvé Mistral, plus vivant, chez Peyre, que dans son Musée.

René Méjean.

(In La France Latine, n° 64, avril 1955.)

Dialogue Sully-André Peyre et Marcel Decremps:
Mireille, poème chrétien?,
(in Revue de Langue et Littérature provençales, n°1,
(Directeur: Emile Bonnel; Rédacteur en chef. René Méjean).
Rodez, 1960.

MIREILLE, POÈME CHRÉTIEN?

De récentes études ont essayé de définir le sentiment religieux de Mistral. Il nous a semblé indiqué d'ouvrir une discussion à ce sujet entre S.-A. Peyre, agnostique d'origine protestante et Marcel Decremps, écrivain catholique engagé.

M. D. — Dans la Gazette de France du 29 août 1858, où il proclame sa découverte de Mistral et du poème de Mirèio, Adolphe Dumas qualifie cette œuvre de catholique comme sainte Marthe et sainte Madeleine de Provence. Mistral lui-même écrivant quelques jours plus tard à Jean Reboul parle de son poème provençal, rural et catholique. Roumanille l'annonce aux lecteurs de l'Armana prouvençau de 1859 comme devant être *lou mounumen de nosto lengo, de nòsti crèire, de nòsti coustume*. Ainsi donc, mon cher Maître, avant même sa parution, Mirèio nous est présentée comme une œuvre foncièrement catholique et je n'ai pas besoin de vous rappeler que les premiers suffrages qui l'accueillirent furent ceux des publics catholiques de Marseille et de Nîmes. Mistral, très intentionnellement, avait daté son poème du beau jour de la Chandeleur de l'année 1859. La plupart des commentateurs ont, depuis un siècle, souligné peu ou prou le caractère chrétien de cette épopée. Je n'énumérerai pas ces témoignages. Ils se résument dans cette déclaration de Pierre Devoluy que l'on ne saurait entendre sans penser d'abord à Mirèio: On peut dire en vérité que toute l'œuvre de Mistral baigne dans un lumineux et très pur catholicisme traditionnel. (1).

(1) Foi et Vie, 1^{er} sept. 1930.

Cela paraît clair et net. Et pourtant, n'y aurait-il pas quelque équivoque dans l'expression dont use Devoluy: catholicisme traditionnel?

Non, certes, que l'on doive opposer les deux termes puisque, par définition, il n'y a pas de catholicisme sans tradition. Mais sur lequel de ces deux mots faut-il mettre l'accent? Le catholicisme de Mirèio est-il un vrai catholicisme ou un simple élément traditionnel que le poète aurait utilisé, avec bien d'autres, dans le seul désir de ne rien omettre de ce qui pouvait, nous donner de la Provence l'image la plus complète et la plus belle?

S.-A. P. — Peut-être conviendrait-il, avant même d'aborder la discussion, de faire table rase à la fois des sentiments personnels et plus ou moins préconçus non seulement de chacun de ceux qui abordent la question, mais encore et surtout de ceux même du jeune Mistral écrivant son poème au sortir d'une éducation traditionnellement catholique et le datant symboliquement du beau jour de la Chandeleur 1859.

Il me paraît évident que devant un tel poème Jean Reboul, auteur de L'Ange et l'Enfant, et Joseph Roumanille, qui fut le premier révélateur de Mistral, pour l'avoir découvert aux vèpres traduisant un psaume en provençal, qu'Adolphe Dumas, son second révélateur, que la plupart des commentateurs, plus ou moins de lignée spirituellement catholique, aient salué et consacré Mirèio comme poème catholique.

Nous croyons ce que nous voulons croire.

Mais déjà Lamartine, le troisième, le plus grand, le seul vrai révélateur de Mistral, chrétien encore plus éloigné du catholicisme, paraît, dans le Quarantième Entretien, attacher moins d'importance à l'inspiration catholique, voire chrétienne, de Mistral, qu'à son inspiration homérique et virgilienne, - c'est-à-dire païenne. Le Christianisme n'apparaît aux yeux de Lamartine que comme l'un des éléments du poème (les saintetés et les tristesses du Christianisme). Et si Lamartine déchire le chant tout entier de la sorcière Taven, ce n'est pas par réaction simplement chrétienne, mais par goût personnel (Lamartine semble d'ailleurs avoir mal senti ce fond païen sans lequel le Christianisme n'aurait peut-être pu subsister.) Et de la grande épopée chrétienne du Chant XI (Les Saintes Maries) que retient Lamartine, sinon l'épisode liminaire à la mort de Mireille?

Dans sa glose sur le Chant XII de Mirèio (1), Emile Bonnel montre combien les catholiques d'Avignon furent d'emblée hostiles à Mirèio (comme ils devaient l'être, un quart de siècle plus tard, aux Fiho d'Avignoun d'Aubanel). Cette hostilité fut une des causes qui firent fêter à Nîmes, et non pas en Avignon, le triomphe de Mirèio. Le Nîmois, à demi-romain, est aussi mi-catholique, mi-protestant. Mistral, quelques années avant son mariage, fréquenta beaucoup la bourgeoisie protestante de Nîmes. Mais le triomphe de Nîmes rassembla, si je ne me trompe, catholiques et protestants.

La réaction de Pierre Devoluy, que vous venez de citer (le Capoulier protestant que Mistral avait su imposer à un Félibrige alors entièrement catholique, — comme successeur, il est vrai, du Capoulier rouge Félix Gras,— mais qu'il ne sut pas soutenir jusqu'au bout: c'est une autre histoire), — de Pierre Devoluy, issu d'une tradition cévénole et camisarde, est implicitement plus nuancée et vous en avez très subtilement décelé la réserve latente.

Reste Mistral lui-même, au-dessus de ses commentateurs.

Après s'être voué, dès la première strophe, à l'obédience du grand Homère, il invoque, dès la troisième strophe:

*Tu, Seignour Diéu de ma patrio
Que nasquères dins la pastraho.*

(Toi, Seigneur Dieu de ma patrie, — qui naquis parmi les pâtres.)

Le folklore, les traditions chrétiennes, se déroulent d'un bout du poème à l'autre et si Taven la sorcière, donc païenne, sauve Vincent, les Saintes, douces et dures à la fois, laissent mourir Mireille, et le poème s'achève par le renoncement et le désir de paix sereine que le Dieu des chrétiens dispense par les mains des Saintes Maries:

*Lou cantico tant bèu que sabon li Santen:
O bèlli Santo, segnouresso
De la planuro d'amaresso*

(1) Lectures de Mirèio, édition du Groupement d'Etudes provençales, 1959.

*Clafissès, quand vous plais, de pèis nòsti fielat;
Mai, à la foulo pecadouiro
Qu'à vosto porto se doulouiro,
O blànqui flour de la sansouiro,
S'èi de pas que ié fau, de pas emplissès-la.*

(Le cantique si beau que savent les Saintins...: O belles Saintes, seigneures — de la plaine d'amertume, — vous comblez, quand il vous plaît, de poissons nos filets! — Mais à la foule

pêcheresse — qui à votre porte se lamente, — ô blanches fleurs de nos landes salées, — si c'est la paix qu'il faut, de paix emplissez-la!)

Même si notre discussion doit aujourd'hui se borner à Mirèio, je ne puis que me ranger à la constatation si raisonnable du Père Poucel, catholique clairvoyant: Une photographie nous montre le poète posant devant l'église de Maillane; tandis que les fidèles se sont pressés autour du centre de la patrie chrétienne, lui est là, debout, immobile, tourné comme celui qui n'entre pas. Il était monté sur le perron de l'église pour regarder la Provence. (1)

N'est-ce point d'ailleurs votre propre conclusion, quoique vous veniez de la formuler sous une forme interrogative? Comme je le disais en commençant à vous répondre, j'essaie de tenir compte de l'éducation première de Mistral. Il resterait à écouter d'un poème à l'autre les cris spontanés où l'on peut entendre éclater çà et là ce que je crois être le paganisme, voire l'agnosticisme de Mistral.

M. D. — A l'opinion d'un religieux comme le Père Poucel, que vous venez de citer, on pourrait opposer paradoxalement le témoignage contraire de Pierre Lasserre qui était incroyant. De plus, il me semble que le perron de l'église de Maillane n'est pas un lieu bien choisi pour contempler la Provence. Le P. Poucel devait confondre avec les Baux. Enfin comment se faire photographe devant la porte d'une église sans lui tourner plus ou moins le dos? Je dis plus ou moins car, en fait, Mistral se tient sur le côté droit de la porte et de trois quarts.

(1) Victor Poucel, Mistral, p. 45.

Sous la photo, on peut lire cette inscription significative de la main du poète: *La façado de la glèiso de Maiano emé Frederi vers la porto.* (La façade de l'église de Maillane avec Frédéric en direction de la porte.) J'ai donc peine à croire qu'une image triplement fautive comme celle dont use le P. Poucel puisse exprimer une idée vraie. Mieux vaut dire avec saint Augustin: Beaucoup ont l'air d'être dans l'Eglise, qui sont dehors; et beaucoup ont l'air d'être dehors qui sont dedans.

S.-A. P. — Il ne faut pas regarder de trop près les métaphores. Les plus grands poètes en ont perpétré d'absurdes. Mistral lui-même, au début du Chant VIII, compare la faible Mireille à une forte lionne!

Lorsque Mistral encore, entraîné par son goût du folklore, et des proverbes, conseille au peuple provençal:

*Que la visto dounc s'alargue
Pople, sus loun païs dous,
Car se dis qu'un chin de pargue
Sus sa sueio n'en bat dous.*

Au Pople nostre (Lis Oulivado).

(Que ta vue s'élargisse donc, - peuple, sur ton doux pays, - car un chien de bergerie, - sur sa litière en bat deux),

il a beau, dans la traduction rendre sueio par litière, il compare littéralement la Provence à un tas de fumier. Et lorsque Vigny s'écrie:

Poésie, ô trésor, perle de la pensée,

a-t-il voulu comparer la pensée à une huître? La Victoire de Samothrace, vue de dos, ressemble à une tête d'âne. Ceci dit, la métaphore du Père Poucel me paraît pertinente.

M. D. — On ne saurait nier que Mistral ait trouvé dans les données du catholicisme un élément dramatique dont il a largement usé. Tronqué de ses prolongements chrétiens, un poème comme *Mirèio* devient inexplicable. Il ne reste plus qu'une charmante, mais banale histoire d'amour, celle qu'a retenue l'opéra-comique de Gounod. Vous me citez, il y a quelques instants, Lamartine dont l'expression les saintetés et les tristesses du christianisme sort en droite ligne de l'arsenal romantique. Mais Lamartine, s'il a été visiblement déconcerté par le paganisme, disons régionaliste du Chant VI, n'a pas manqué en effet de signaler les filiations de *Mirèio* avec l'antiquité païenne: Une épopée agreste, dit-il, où les scènes innocemment passionnées de Daphnis et Chloé de Longus, mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme populaire, sont chantées avec les grâces de Longus et avec la majestueuse simplicité de l'aveugle de Chio. Laissons Homère qui n'intéresse pas notre propos. Mais le roman de Longus? Il existe entre les Pastorales et *Mirèio* des ressemblances certaines. Un parallèle entre les deux œuvres nous aidera peut-être à découvrir ce qui sépare un récit païen comme celui de Longus du poème catholique de Mistral.

L'un et l'autre ouvrage nous racontent l'idylle de deux très jeunes gens, Mireille a quinze ans et Vincent seize; Chloé a treize ans et Daphnis quinze. Au début, chacun des couples ignore jusqu'au nom de l'attrait qui l'unit. Les deux actions se déroulent à la campagne, au milieu d'une nature riante, dans le cadre des saisons et des travaux champêtres. Chose remarquable, c'est par le sens du toucher que chez les personnages de Longus comme chez ceux de Mistral va se découvrir la passion. Le fait, pour Chloé, d'éprouver sous ses doigts la délicatesse de la chair de Daphnis après le bain deviendra pour elle commencement d'amour, comme le sera pour Mireille et Vincent la rencontre fortuite, puis cherchée de leurs mains dans le sac où, sur le mûrier, ils ramassent la feuillée. Trouble délicieux, mais aussi maladie étrange dont les jeunes gens se font innocemment l'aveu.

- Qu'avez-vous? une guêpe cachée vous a peut-être piquée? demande Vincent à Mireille. Et Longus nous montre Chloé plus follement agitée que la génisse piquée du taon.

— J'ai quelque chose, dit Mireille, qui me tourmente, cela m'ôte le voir et l'ouïr, mon cœur bout, mon front en rêve et le sang de mon corps ne peut rester calme? Chloé ne soupire pas autrement: Me voici malade et quel est mon mal, je l'ignore. Je souffre et je n'ai point de blessure... Je brûle assise sous cette ombre épaisse. On n'a pas manqué de rapprocher la cigale réfugiée dans le sein de Chloé des petites mésanges que Mireille recueille au creux de sa poitrine, Certes, l'ardeur sensuelle prend chez Longus un tour érotique que, bien que vive, elle n'a point chez Mistral.

Jusque dans le feu de la passion le poète catholique garde ses héros parfaitement purs et en cela il diffère de l'auteur païen.

Mais si elle est présentée de façon plus pudique, toute la grâce humaine de l'amour ne se retrouve pas moins dans *Mirèio*.

Il est dans la destinée de l'amour de se chercher, de connaître des obstacles et de souffrir. Les prétendants assiègent Chloé comme ils le feront pour Mireille et le bouvier Dracon préfigure Ourrias. Ce n'est pas tout. Comme Vincent et Mireille, Daphnis et Chloé trouvent un empêchement à leur mariage dans la différence de condition de leurs familles supposées. L'entrevue des deux pères n'a pas chez Longus le caractère dramatique que lui donnera Mistral. Ici et là cependant nous retrouvons le même attachement paysan aux biens de la terre. Dites-leur que l'on doit se soucier de la vertu de l'homme et non de la misère, a recommandé Vincent à son père. Dites-leur que je sais biner, ébourgeonner les vignes, labourer les terrains pierreux...

- Donne-moi Chloé pour femme, dit Daphnis à Dryas, je m'entends à faire la moisson, à tailler la vigne, à planter; je sais aussi labourer la terre et vanter les graines au vent...

Rien donc, jusqu'ici, qui semble différencier essentiellement Daphnis et Chloé de *Mirèio*. Les traditions religieuses elles-mêmes sont loin d'être absentes du roman de Longus. Chloé prie les Nymphes, Daphnis offre des sacrifices à Dionysos. L'un et l'autre sont protégés par les divinités. Celles-ci interviennent dans l'action soit en envoyant des songes, soit, comme Pan,

par un prodige qui arrache Chloé à ses ravisseurs. Il n'en existe pas moins entre les données de Daphnis et Chloé et celles de Mirèio une opposition radicale. La religion de Longus demeure sur le plan naturel. Ses nymphes, ses divinités ne symbolisent rien d'autre que les forces de la nature. Aussi leur but avoué est-il de favoriser l'hymen des deux bergers qui clôt le récit. Mais Mireille et Vincent ne connaîtront pas d'union. Ainsi que je l'ai souligné ailleurs, la puissance d'aimer qui, avec l'éveil des sens, a conquis l'âme de Mireille, va s'élever à un tel besoin d'absolu que bientôt pourra seul le combler le don de l'amour mystique. Celui-ci sera chez la jeune fille moins la négation de la chair que son dépassement. Sous l'orage d'épreuves successives, nous allons voir éclore la fleur d'une pure spiritualité (1). Et cela, il fallait un poète chrétien pour le concevoir. Ce n'est point par hasard si, aux premières strophes de son poème, c'est le Dieu né parmi les pâtres que Mistral invoque, pour le prier de lui laisser aveindre la branche des oiseaux. Cette image, renouvelée de Sapho, se trouve aussi au Livre III de Daphnis et Chloé. Par Branche des Oiseaux vous avez vous-même désigné avec juste raison la langue provençale (2). Mais n'est-il pas permis d'y reconnaître également, avec A. Thibaudet, le symbole de l'éternel (3)?

(1) Dans Mistral, mage de l'Occident, p. 47 - (Paris, La Colombe, 1954). Ouvrage couronné par l'Académie Française et par l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse.

(2) La Branche des Oiseaux, par Sully-André Peyre (Marsyas, 1948) L'original provençal de cet ouvrage a obtenu le Prix Mistral 1947.

(3) A. Thibaudet, L'épopée de Mireille, Revue de Paris 1930.

Revenons au catholicisme du poème. Certains n'y voient qu'un élément traditionnel, l'élément folklorique prépondérant de Mirèio, assure Marcel Coulon. Il est bien, certain que la tradition catholique occupe ici une large place. Parce que Mistral a voulu exposer la façon de croire de ses personnages, il nous retrace les manifestations d'une foi où la légende, souvent l'emporte sur l'histoire et la superstition sur un véritable esprit religieux. C'est ainsi que l'épisode de Taven mêle le paganisme au christianisme tandis que le récit des Saintes-Maries se situe à la frontière des Actes des Apôtres et de la Légende dorée. Le miracle de l'enfant aveugle que Vincent conte à Mireille, le prodige du pâtre naïf qui suspend sa cape à la barre d'un rayon de soleil, les âmes des noyés du Rhône en quête de leur salut, la nuit de la Saint-Médard, la prière que Mireille haletante de soif au milieu de la Crau, adresse à Saint-Gent, patron des laboureurs, sont autant de tableaux propres à la coloration et au mouvement d'une épopée. Font-ils un poème catholique? Non, car évoquer le passé religieux de la Provence, ses traditions, ses coutumes chrétiennes, fêtes, pèlerinages, vies des saints, ne suffit pas. Ce sont là des éléments matériels qu'un écrivain incroyant et consciencieux aurait pu tout aussi bien consigner. Le décor d'une œuvre n'a de sens qu'en fonction de l'esprit qui l'anime. Sans doute trouve-t-on aussi des leçons morales dans Mirèio. Et je pense aux remontrances que maître Ambroise adresse, à son fils Vincent révolté par l'injustice divine, ou encore au châtimeut du riche avare qui faisait fouler ses gerbes le jour du Seigneur. Mais le catholicisme n'est pas seulement une morale. Se contenter d'ajouter un enseignement moral à une vision du monde qui ne différerait pas de celle d'un écrivain sans la foi ne fait pas davantage une œuvre catholique.

Un mot de Claudel éclaire tout: L'écrivain profane, dit-il, est celui qui écrit comme si Jésus-Christ n'était pas né. C'est donc à sa structure que se reconnaît une œuvre catholique. Pour l'écrivain catholique, la religion n'est pas seulement une valeur de jugement moral ou une profession abstraite des vérités de la foi. Elle fait partie du réel qui l'inspire. Par là elle confère à son œuvre une dimension nouvelle, celle du monde surnaturel. Le véritable écrivain catholique est celui qui a le sentiment d'appartenir à un monde qui ne se clôt pas sur les seules choses visibles. Pour lui la destinée humaine n'a pas son terme ici-bas. Le sens de la vie, le sens du mystère, le sens de l'univers ne sont pas les mêmes aux yeux de l'écrivain catholique et de celui qui ne l'est pas. En fait, c'est toute l'économie de l'œuvre qui diffère selon que son auteur écrit ou non à la lumière des données de la foi.

S.-A. P. — Vous reconnaissez vous-même que la chaîne catholique (où passe une trame chrétienne) de Mirèio n'implique point une preuve du catholicisme de Mistral. Mais vous ne déchirez cette texture, comme on déchire un voile ambigu, que pour découvrir une sainte face. Soit. D'emblée, pourtant, je récusé Claudel (comme vous paraissez repousser le Père Poucel), Claudel qui fait, lui, une parade un peu trop voyante et bruyante sur le parvis de l'Eglise. Comme je récusé Chateaubriand, pour d'autres raisons. Certes, je préfère, - mais c'est pour moi esthétique et non pas éthique ou, si vous voulez, à cause de l'inspiration réelle et non pas de la foi fictive, - à l'anecdote tirée par Léon Teissier, dans son *Mistral Chrétien*, de la bonne presse:

La revue le Noël, du 16 septembre 1937, a raconté qu'au cours de l'été 1913 Mistral, portant un crucifix, aurait rencontré dans les rues d'Avignon l'abbé félibre Aurouze et lui aurait dit: Regarde un peu s'il est beau!... Ça te surprend, petit, de voir Mistral porter le bon Dieu à la main, comme cela en pleine rue? Vois-tu, petit, quand on se fait vieux, il faut penser à tout. Quand je serai prêt à partir et que le Capelan viendra me signer mes papiers pour le grand voyage, je veux que dans ma chambre sur la commode, bien en évidence, il y ait un bon Dieu qui marque bien! Je me suis dit que Mistral ne pouvait pas mourir et se présenter devant le bon Dieu sans crucifix. (1)

A cette anecdote donc, je préfère la fin des *Mémoires d'Outre Tombe*: Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse; après quoi je descendrai hardiment, le Crucifix à la main, dans l'Eternité.

Pourtant, dit Anatole France (dans *Le Génie Latin*), en parlant de Chateaubriand: Ce n'est pas la foi qui le retient au bord du suicide: il avait peu de religion alors, et celle qu'il se donna depuis ne pénétra jamais dans l'intimité de ses actes et de ses pensées. (Comme chez Maurice Barrès.)

Et cela s'applique si bien à Mistral: il suffit de changer la forme verbale et de dire: la religion qu'on lui avait donnée.

Quant à Daphnis et Chloé, j'en appellerai aussi au subtil Anatole France (toujours dans son livre au titre un peu paradoxal: *Le Génie Latin*): L'heureux assembleur recueille aussi tous les récits de métamorphoses, tous les contes bleus de la mythologie de jadis; ses dieux sont tout petits; ce sont des dieux de village. Ils sont à la taille des deux enfants qu'ils protègent. La religion de ce roman est enfantine et légère. Que les vrais, les grands dieux sont partis loin! Elle ne mentait pas, la voix entendue sur le rivage des mers: Pan, le grand Pan est mort! Le Pan que voici est un tout petit dieu, qui a assez à faire de protéger une bergère et un chevrier.

(1) Léon Teissier, *Mistral Chrétien*, p. 112 (Roumanille, Avignon, 1954.)

On pourrait craindre d'abord que vous rapetissiez la religion chrétienne que vous voyez dans Mirèio à la religion païenne que vous voyez dans Daphnis et Chloé. Mais vous discernerez bien la différence entre ce qui peut subsister de religieux chez Longus et ce que vous en trouvez chez Mistral.

A la mythologie catholique que Mistral rassemble dans se Camargue l'on peut préférer, dans la Camargue de Joseph d'Arbaud, la mort nouvelle de Pan, protégé en vain par un gardien déchiré entre la pitié humaine et la crainte de l'Inquisition.

Je ne puis donc vous suivre lorsque vous paraissez croire que, sans la religion catholique, le poème ne vaudrait guère mieux que la mirlitonerie mise en musique par Gounod. (Peut-être devrais-je avouer que les saintetés et les tristesses du Christianisme populaire me laissent aussi froid que les diableries de Faust.) Les ressemblances et les dissemblances que vous voyez entre le récit de Longus et le poème de Mistral sont dues, les premières à la similitude des caractères, des travaux et des jours, car depuis que, pour parler en croyant catholique. Dieu donna Eve à Adam et les chassa du Paradis, la femme et l'homme essaient toujours de se réunir, doivent gagner leur vie et mourir; les secondes sont occasionnées par les variations des mœurs, pour des causes que la religion consacre peut-être plus qu'elle ne les suscite.

Le poème vaut par l'expression. *Nigra sum sed formosa*. L'histoire de Mireille et de Vincent, pour innocente qu'elle soit, est aussi sombre que la Phèdre de Racine. J'ajouterai que le

Christianisme l'assombrit davantage. Le sacrifice final, doublement inhumain, de Mireille, n'est qu'une fin temporelle, un dénouement qui, s'il ne pouvait être autre, étant donné les caractères des personnages, le caractère même du poème et les conséquences qui s'ensuivent ne peut satisfaire un mécréant par cela même que vous le lui présentez comme une nécessité divine. Mais comment Mistral ne sentait-il pas, dans son inspiration la plus intime, que la langue provençale et Mireille ne faisaient déjà qu'un et qu'en exaltant l'héroïne par la langue il exaltait d'abord la langue? Oui, je veux voir aussi dans la branche des oiseaux le symbole de l'éternel, en me souvenant avec Saint Jean qu'au commencement était le Verbe et que le Verbe était Dieu. Comme s'est écrié mon jeune maître Alexandre Peyron, dans son premier poème provençal:

*Noun es morto Mirèio à la glèiso di Santo...
I'a ges de maubre en Crau pèr ié faire un toubèu.*

(Mireille n'est pas morte à l'église des Saintes, - car pour son mausolée la Crau n'a point de marbre.)

M. D. — Vous revenez vers la Crau d'où partit Mireille. Nous savons — car Mistral a soin de le spécifier — que l'action du poème commence au pied des ruines des Baux. Elle se termine à l'église des Saintes Maries de la Mer. Mais le trajet qu'accomplit Mireille se double d'un autre itinéraire, spirituel celui-là, qui conduit la jeune fille d'un amour purement humain, trop humain, à la charité divine. Certains critiques en ont été déconcertés. L. Ratisbonne aurait voulu que, par désespoir d'amour, Mireille se suicidât. Gaston Paris s'étonne que dans cette jeune paysanne amoureuse surgisse soudain une sainte. Mireille n'a pas le temps de devenir à proprement parler une sainte. Du moins sera-t-elle une élue. Camille Jullian, — de religion protestante comme Devoluy, — ne s'y est pas trompé, qui pense que Mistral a puisé l'allure de son propre poème dans quelque récit hagiographique comme il s'en colportait de mas en mas au temps de la jeunesse du poète (1): Il y a dans *Mirèio*, dit-il, une vie de saint. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse qui n'a rien d'impossible, nous avons ici davantage qu'une simple histoire d'amour humain. Si Mistral n'avait voulu écrire qu'un poème d'amour il pouvait imaginer un rapt conforme à certaines traditions provençales. N'est-ce pas, du reste, à cette éventualité que croient les parents de Mireille après la disparition de leur fille? La passion des deux jeunes gens eût été couronnée, la Provence chantée et glorifiée. Mais nous serions restés sur le plan de l'anecdote et de l'humain, loin de la branche des oiseaux. La conception que se fait le christianisme de la destinée de l'homme apportait à Mistral un élément dramatique autrement profond que celui dont il disposait en se cantonnant dans le domaine profane. Par l'introduction du surnaturel, dès le principe de l'œuvre tout allait se trouver changé, et d'abord le sens même de l'amour de Mireille. En nous montrant dans la jeune fille une nature parfaite, dans tout l'éclat de son printemps et destinée à aimer, le poète ne rend que plus tragique l'appel divin qui, par l'intermédiaire des Saintes-Maries va l'incliner à l'immolation.

(1) Leçon donnée au Collège de France le 11 janvier 1918 (Revue philomatique de Bordeaux, mai-juin 1918).

Enflammée d'une passion ingénue et qui s'avoue, Mireille ne songe d'abord qu'à cueillir l'offrande de la vie. Comme l'Antigone de Sophocle elle n'est faite que pour partager l'amour. Mais un amour aussi grave, aussi absolu que le sien, peut-il, sans déchoir, s'accomplir ici-bas?

Celui qu'aiment les dieux meurt en pleine jeunesse.

a dit le poète Ménandre. Antigone meurt. L'antiquité grecque avait parfaitement saisi le problème. Ce qu'elle ne pouvait imaginer, c'est que l'amour sacrifié soit le chemin d'un amour supérieur, c'est que l'amour humain s'épure en amour céleste. Ce sujet, Lamartine l'a traité dans Jocelyn, à la manière trouble du romantisme. Mais là se borne à peu près le rapprochement

que l'on peut tenter entre Mirèio et Jocelyn. Lamartine ne dépasse pas le plan moral. Son poème est, certes, le poème d'une religion, mais de la religion de l'âme humaine. Mistral, au contraire, va se placer à la jointure des réalités visibles et invisibles, conformément à la doctrine catholique.

Amour — épreuves purificatrices — sacrifice et salut, constituent les étapes ascensionnelles que le poète fait parcourir à son héroïne. A vrai dire cela ne se comprendrait pas si la passion n'était pour elle, comme pour les Anciens, qu'un tourment, un mal délicieux. Mais il arrive que chez le chrétien la défaite du cœur devant l'amour, en éveillant un besoin à d'absolu chez celui qui l'éprouve, prépare une autre défaite, celle de l'âme devant Dieu. C'est l'histoire de Marie Madeleine, l'une des trois Maries qui apparaîtront à Mireille. Celle aussi d'un saint Augustin. Tout se passe comme si l'amour humain n'avait été pour Mireille qu'une embuscade de la Charité divine.

Donc à l'émoi et aux délices premières les épreuves ont succédé: railleries des autres jeunes filles, demandes des prétendants, grave blessure de Vincent par Ourrias, le bouvier jaloux. Le refus opposé par les parents de Mireille de lui donner Vincent en mariage sera le point de départ du drame. Vous me tuerez donc, mon père, s'écrie l'adolescente. C'est moi que Vincent aime, et devant Dieu et Notre-Dame nul n'aura mon âme que lui. Ce cri désespéré est en fait, comme l'a noté Emile Ripert, conforme à la doctrine de l'Eglise pour qui seule la volonté des époux consacre l'union légitime de l'homme et de la femme. Mireille n'offense donc pas l'autorité paternelle. Certes, maître Ramon est le type du patriarche chrétien et la société paysanne à laquelle il préside est une société chrétienne dont le cycle du calendrier liturgique rythme les travaux et les jours. Mais ce n'est pas une société idyllique. Elle est rude. Elle pratique la justice, la charité, elle a le sens de l'honneur et du travail bien fait, mais elle connaît aussi l'orgueil, l'avarice, la dureté, la violence. Entre riches et pauvres, elle établit une distinction sévère. Ces défauts ne contaminent pas le fond vital des mœurs qui reste sain. On pourrait presque dire qu'ils constituent l'excès ou la rançon de cette santé biologique et naturelle. Tout se paie pourtant. Pour s'être opposé avec la plus extrême rigueur au rêve d'amour de Mireille, Ramon recevra le plus dur châtement, celui d'avoir décidé la perte de sa propre enfant. Mais Ramon est trop aveuglé par les biens matériels, trop imbu aussi de la supériorité qu'il a acquise par un labeur acharné, pour comprendre quel don définitif signifie l'amour dans un cœur virginal de quinze ans. Il ne soupçonne pas qu'un tel amour puisse aller jusqu'à la mort. Or, Dieu fait servir à ses desseins les fautes elles-mêmes. L'orgueil de Ramon sera l'instrument des exigences divines. Telles sont les implications tragiques d'un drame où le surnaturel vient se nouer au temporel.

Avec le refus de Ramon commence pour Mireille une initiation qui, par la souffrance et le sacrifice, lui permettra d'accéder à l'amour céleste. Elle n'y parviendra qu'après avoir traversé ce que les mystiques nomment la nuit obscure de l'âme. L'aventure spirituelle de Mireille, telle que l'a imaginée Mistral, suit grosso modo les trois voies, purgative, illuminative et unitive, qu'enseigne la spiritualité chrétienne. Et d'abord la jeune fille éprouve un sentiment d'abandon total. Tous les liens qui l'attachent au monde semblent brisés à la fois. Les richesses, cause de son malheur, elle les repousse. De ses parents elle ne reçoit que des malédictions. Enfin elle se voit séparée à jamais de Vincent qu'elle aime. Dans sa foi naïve et totale elle n'aperçoit qu'un recours possible: le Ciel ou, ce qui revient au même, les Saintes auxquelles Vincent lui a suggéré un jour de se recommander si elle venait à être dans la peine.

Dans la fournaise de juin, Mireille court et court à travers le désert de la Crau et la plaine amère de la Camargue. Seule, perdue dans l'immensité du paysage, elle poursuit sa quête angoissée jusqu'au moment où, infortunée, elle succombe sous le poids de l'épuisement et du soleil. Elle se traînera pourtant jusqu'au sanctuaire qu'elle a fini par atteindre et la prière ingénue qu'elle trouve la force de lancer au ciel se résume en ces mots: *Dounas-me Vincèn*, donnez-moi Vincent! Mais elle ajoute aussi, ce qui prépare le dénouement

*D'alin siéu vengudo
Querre eici la pas.*

(De loin je suis venue — chercher ici la paix.)

Cependant, l'anéantissement des sens, en libérant l'âme de Mireille, l'ouvre à la perception des réalités surnaturelles. La voûte de l'église s'efface. Radieuses, les trois Maries descendent du ciel vers l'adolescente extasiée: Ses yeux fixes paraissent voir l'autre monde à travers les voiles de la chair; ses lèvres sont muettes; son visage se transfigure: corps et âme dans la contemplation nagent ravis, note le poète qui ajoute: Les épines du martyr fleurissaient dans Mireille en charmes abondants.

Que disent les Saintes à l'amante prostrée? Qu'il n'y a pas ici-bas d'amour absolu, que le bonheur s'achète par la souffrance, qu'il faut savoir renoncer au monde pour assurer son salut: Et le grand mot que l'homme oublie, le voici: la mort, c'est la vie. Seuls les simples, les bons, les doux, aux cieux s'envoleront tranquilles. Paroles aussi anciennes que l'Evangile d'où elles sont directement reprises et pourtant aussi vraies aujourd'hui qu'il y a dix-neuf siècles. Ce message évangélique ne correspond-il pas du reste à celui que la Vierge de Lourdes et de la Salette a confié à de petits bergers. Mirèio paraît moins d'un an après les apparitions de Lourdes et treize ans environ après celles de la Salette. Il semble bien que Mistral ait conçu la visite que les Saintes font à Mireille comme une réplique de ces événements mystiques qui occupaient alors l'opinion publique. Le lien est ici évident. Nous savons aussi que les récentes apparitions de Lourdes frappèrent d'autant plus le poète que s'était adressée à Bernadette en langue d'Oc.

Eclairée par la grâce divine et réconfortée par cette vision céleste, Mireille, vierge et martyre d'amour, consent au sacrifice de sa vie: *vièrginenco e martiro d'amour, la chato vai mourì*. Des Saintins charitables l'ont transportée devant la chapelle haute sur le toit de l'église. C'est là que ses parents, puis Vincent, retrouvent Mireille expirante. Elle leur parle, elle les console. Elle reçoit du prêtre, selon l'us catholique, le viatique et les saintes onctions. Son âme est tout entière ouverte aux clartés de l'Au-delà: O cher Vincent, dit-elle, que ne peux-tu voir dans mon cœur comme dans un verre? — De soulagement, de soulagement, mon cœur en surabonde! — Délices de toutes sortes, — grâces, bonheurs, j'en ai de surcroît! Sur la ligne d'horizon, à la limite de la mer et du ciel, elle aperçoit les Saintes qui, sur la barque sans voile viennent la chercher. Les assistants, à qui échappent les mystères de l'âme, se contentent de murmurer: *La pauro chato ravassejo*, la pauvre enfant délire... Ainsi s'exprimait le chœur dans la tragédie grecque en voyant le héros aux prises avec un destin supérieur. O mon pauvre Vincent, continue Mireille, qu'as-tu devant les yeux? — La mort, ce mot qui te trompe — qu'est-ce? un brouillard qui se dissipe... Non, je ne meurs pas! D'un pied léger je monte déjà sur la nacelle... Adieu, adieu!... Déjà nous gagnons le large sur la mer! — La mer, belle plaine agitée — est l'avenue du Paradis,

*La mar, bello plano esmougudo
Dóu Paradis ei l'avengudo.*

Surtout que l'on ne croie pas que ce consentement de Mireille à l'amour mystique comporte l'oubli de l'amour de son cœur de chair. Parmi tant d'astres là-haut suspendus, a-t-elle dit naïvement à Vincent, j'en trouverai bien un où deux cœurs unis puissent librement s'aimer. Dans Nerto, Mistral reprendra cette idée que deux êtres seront d'autant plus proches l'un de l'autre qu'ils seront proches de Dieu, ce qui sera le thème du Soulier de satin de Paul Claudel. Qu'est-ce à dire, sinon qu'ici la grâce, loin de la supprimer, vient accomplir la nature, *gratia non tollit, sed perficit naturam*. Les harmonies de la nature et de la religion que Chateaubriand et Lamartine avaient essayé de montrer, le poème de Mistral les réalise. Mais la religiosité vague des romantiques ne couvre qu'une sorte de naturalisation du christianisme. Rien de tel chez Mistral où les substructions catholiques existent réellement. Contrairement aux préjugés de

son temps, Mistral, non seulement conserve au surnaturel sa valeur, mais il lui confère une existence littéraire, ce que les classiques eux-mêmes, à de rares exceptions, n'avaient pas osé.

Mireille, certes, comme les enfants de la Salette, n'est qu'une petite paysanne et sa foi, celle des pâtres et gens des mas. Mais, — et c'est là, je pense, une confirmation de la thèse que j'avance, — alors que pour la sagesse antique la Divinité ne pouvait être que l'objet d'une contemplation intellectuelle, le Christianisme a accompli cette révolution de placer l'essence de la religion dans l'amour. Si je n'ai pas la charité, déclarait saint Paul, je ne suis rien. Et la charité peut être aussi grande chez une simple jeune fille que chez un docteur. Les Saintes enseignent à Mireille que la charité parfaite se prouve par l'acceptation de la souffrance et a le Christ pour modèle. L'amour de Mireille poussé jusqu'au sacrifice suprême ne peut trouver qu'en Dieu son accomplissement.

S.-A. P. — Je vous abandonne volontiers le pauvre Ratisbonne. Mourir pour mourir, je préfère l'immolation passive de Mireille, déjà assommée par le soleil, à un suicide mélodramatique. Mais je ne puis m'empêcher de m'étonner avec Gaston Paris, — d'autant plus que, comme vous le dites fort bien, Mireille n'a pas le temps de devenir une sainte. Est-elle une élue? C'est sans doute fort irrévérencieux, mais je ne puis m'empêcher de penser à ces volontaires qui sont désignés d'avance par le commandement. Serait-ce parce que, du patriotisme géographique au martyr pour le ciel il n'y a qu'une différence de degré? Je crains d'être aussi fourvoyé dans le spirituel que dans le temporel ou, pour parler plus simplement, dans votre théologie que dans votre conception de la vie.

Aussi bien, la théologie est bien compliquée lorsqu'elle essaie de donner une signification divine aux catastrophes humaines. Ramon est châtié, comme Judas, pour avoir servi les desseins de Dieu. Il me semble aussi que vous ajoutez un fardeau bien lourd sur les épaules déjà brisées d'une jeune fille de quinze ans, aussi puérile que la petite sainte Thérèse de Lisieux. Même la grande sainte Thérèse d'Avila et le tenace saint Jean de la Croix ployèrent sous le faix. Les Saintes Maries ont été déjà assez dures pour Mireille; faut-il que les glossateurs aggravent son fardeau? Les nuées mystiques sont paradoxalement lourdes.

Je préfère croire, il jusqu'à plus ample information, que Mistral n'a pas eu besoin d'apprendre des apparitions miraculeuses pour faire apparaître les saintes à Mireille et pour faire apparaître Mirèio au monde. Il y a eu bien d'autres apparitions avant celles de Lourdes, d'ailleurs; mais j'ai toujours regardé comme une propagande félibréenne naïve, — et le Félibrige n'en est pas à une naïveté près, — l'interprétation du fait que la Vierge s'adressa à Bernadette en patois de Lourdes; la pauvre enfant ne savait sans doute pas le français; et si elle était hallucinée, il lui manquait d'être atteinte de glossolalie.

M. D. — Mais n'est-ce pas Mistral lui-même qui souligne le fait dans son poème à l'Immaculée? Il y a plus. — Avant que le blé monte en épis — dans la terre il faut qu'il fermente, — c'est la loi, ont dit à Mireille les Saintes Maries. Peut-être comprendra-t-on mieux l'œuvre de Mistral si l'on considère que le sacrifice de son héroïne ne sert pas seulement à son salut individuel, mais qu'il est requis pour transformer le poème idyllique et pastoral en épopée nationale. C'est son immolation qui change l'humble fille de la Crau en figure épique. Il fallait que la jeune Provençale soit marquée par les épreuves, traverse la nuit obscure: subisse un destin exceptionnel, entre dans un élan de foi et d'amour, intacte, dans la mort, pour se trouver élevée au-dessus de la condition commune. Alors seulement la simple amoureuse qu'elle était devient un symbole et comme l'archétype de la Provence tout entière.

Le sacrifice consiste essentiellement dans une offrande faite en hommage à la divinité et dans la destruction de l'objet vivant ou matériel qui est ainsi offert. Celui-ci, en effet, ne saurait, étant devenu sacré, appartenir désormais à personne autre que Dieu. Rite public par excellence, le sacrifice confère donc à la victime une signification exemplaire et marque la communion de la collectivité avec son Dieu. Ainsi en est-il, mutatis mutandis du sacrifice de Mireille. Par son holocauste sur l'un des sanctuaires les plus antiques du pays, la jeune fille gagne l'auréole de l'immortalité, elle devient en quelque sorte l'âme, l'Idée au sens platonicien du mot, de la

Provence. L'assistance qu'elle reçoit des Saintes de la Patrie, non moins que les prières et les supplications du peuple de pêcheurs et de gardians qui l'entoure, confirme le sens social et mystique de sa mort tragique. Avec l'entrée de Mireille en paradis, c'est la Provence qu'elle représente qui se trouve élevée en gloire auprès de Dieu. Mireille ne pouvait appartenir à Vincent, car elle est à la Provence et à Dieu, comme aussi à son poète. Epopée nationale et poème religieux, ici, ne font qu'un.

S.-A. P. — N'êtes-vous pas un peu cruel pour Mireille lorsque vous en faites une héroïne nationale, — après en avoir presque fait une sainte? On a déjà gâté doublement, par la même annexion politique et religieuse, l'étonnante Jeanne d'Arc.

L'héroïne et la sainte me laisseraient aussi froid que la trop fameuse Vénus d'Arles d'Aubanel, trop décrite et si peu évoquée; ou que la Béatrice de Dante, lorsqu'elle est trop didactique et mérite de passer pour ce que Dante a (sans le vouloir, — je l'espère pour elle et pour lui —) trop contribué à faire d'elle: le symbole de la Théologie.

N'êtes-vous pas enclin, — encore que vous vous en défendiez comme qui se sent coupable, — à admettre que Mistral remonte du folklore, de la tradition, dirai-je de la superstition, à la foi? Ne serait-ce pas plutôt qu'il a ajouté tout cela comme un décor, un support, si vous voulez, à une idylle qui finit mal?

Les Grecs, malgré leur intelligence, palliaient les erreurs humaines sous l'ananké; comme je refuse la fatalité antique, je refuse la résignation chrétienne, manteau céleste jeté sur la nudité terrestre des humains.

N'est-ce point, — autant qu'à la culture hellénique de saint Paul, — à la ténacité hébraïque, où tout se paie, que le Christianisme doit sa survivance à la fois intellectuelle et populaire?

Où je ne vois que similitude paresseuse, continuation coutumière, vous voyez sublimation. Pourquoi? Parce que vous croyez et parce que je ne crois point. Cette différence fondamentale rendrait vaine notre controverse, si nous ne recherchions l'un et l'autre, non ce qui doit nous séparer, mais ce qui peut nous unir. Vous procédez par affirmations, je procède par négations. Mais la vérité n'est-elle point synthèse des contraires? En dernière analyse, toute prière est une pétition de principe, et toute négation un nouveau départ. Celui qui demande toujours finit par recevoir; celui qui refuse toujours finit par être accepté.

M. D. — L'affirmation et la négation ne seraient-elles, que l'avert et le revers de la même médaille? Toutes deux sont nécessaires dans la recherche du vrai comme il est nécessaire à la réalité de l'univers concret que l'ombre compose avec la lumière.

Loin de moi la pensée de comparer Jeanne d'Arc et Mireille: trop de différences les séparent, ne serait-ce que la distance de l'histoire à la fiction. Mais nous pouvons évoquer à son propos Antigone ou Iphigénie par exemple. Et pourquoi l'art d'un poète ne pourrait-il faire d'une créature idéale une incarnation de sa patrie?

S.-A. P. — Que si vous voulez que Mireille soit une incarnation, je vous dirai qu'elle incarne la langue provençale elle-même. Lorsque Mistral, dès la seconde strophe de son poème créateur, s'écriait, en songeant à son héroïne:

*Vole qu'en glòri fugue aussado
Coume uno rèino, e coressado
Pèr nosto lengo mespresado...*

(Je veux qu'en gloire elle soit élevée, — comme une reine, et caressée — par notre langue méprisée), ne sentait-il pas, dans son inspiration la plus intime, que la langue et Mireille ne faisaient qu'une, qu'en exaltant l'héroïne par la langue, il exaltait d'abord la langue?

C'est ainsi que je préfère interpréter Mirèio, non pas comme une idylle tragique, encore moins comme une épopée nationale et catholique, mais comme la création d'une langue, la naissance

d'une culture, déjà inhérentes l'une à l'autre, déjà nanties, l'une et l'autre, d'un passé dont il ne faut rien oublier, et de réalisations futures dont il faut déjà se souvenir.

Ce n'est donc point par sa mort, à la fois humaine et inhumaine, aux Saintes Maries de la Mer, que Mireille devient l'Idée de la Provence, mais par sa naissance même, si l'on peut dire, son adolescence temporelle. Mistral l'a bien compris

Dins si quinge an èro Mirèio
(Dans ses quinze ans était Mireille.)

Et dans Lou Parangoun, poème des années suprêmes de Mistral, la faible héroïne de 1859 devient une des idées éternelles du monde:

Mai Santo Estello au soum de l'Empirèio
A fa miracle, un bèu matin de Mai:
La vasto Crau vèi espeli Mirèio
E dins lou cèu, o Prouvènço, en idèio
As reflouri, mai flòri que jamai.

(Mais sainte Estelle au haut de l'Empyrée — fit son miracle un beau matin de Mai: — La Crau déserte voit éclore Mireille — et dans le ciel, ô Provence, idéale, - Tu reflouris, plus en fleur que jamais.)

L'Archétype platonicien est donné d'emblée, et non pas acquis, incarné dans la vie. Aucune clause de style ne peut prévaloir contre cela; et lorsque Mistral fait dire aux Saintes:

E lou grand mot que l'ome óublido,
Veleici: la mort es la vido!

(Et le grand mot que l'homme oublie, — le voici: la mort est la vie!)

il fait passer l'éternité par la porte trop basse du tombeau.

On ne peut participer à l'érection de l'édifice de Dieu qu'en ramassant çà et là, où elles sont éparées, dans le peuple et dans les humanités, ces pierres dont, selon le proverbe que Mistral a mis en épigraphe de Nerto, le diable apporte quelques-unes. Les recours au divin, plus ou moins spectaculaires, sont moins efficaces (n'oubliez point que c'est un mécréant qui vous parle), que cette collaboration continue et cachée.

M. D. — Ce que vous venez de dire de Mirèio, incarnation de la langue provençale, est vrai. Mais ce résultat n'a pu être obtenu que parce que Mistral a su créer une héroïne, protagoniste d'un drame déterminé, donc rattachée à la vie et à la mort, et grâce à l'art de son poète, sublimée. L'intervention du surnaturel n'exclut évidemment pas d'autres collaborations. Aussi bien Mistral a-t-il placé comme toile de fond à son poème l'évocation de la nature et du passé historique ou légendaire de la Provence. Mais si l'arrière-plan d'un tableau achève de donner aux personnages leur véritable caractère, n'est-il pas significatif qu'en utilisant ces éléments Mistral ait recherché leurs aspects les plus propres à inspirer un sentiment religieux?

Des Baux aux Saintes-Maries et du paganisme au christianisme Mirèio nous retrace l'histoire spirituelle de la Provence. L'épisode de la sorcière Taven qui occupe le Chant VI n'a pas été seulement critiqué par Lamartine. Certains commentateurs y ont vu une sorte de ballet fantastique ou de sabbat formant intermède à l'action. On sentira mieux l'utilité de ce morceau, brillant du reste, en réfléchissant que Mistral a rassemblé dans la grotte des Fées tout le divin antérieur au christianisme.

Dieux rustiques, forces primitives de la nature et terreurs de la nuit sorties au cours des âges de l'imagination populaire se sont donné rendez-vous dans la caverne des Baux où réside la sorcière. Curieuse figure que celle de Taven! Elle commande aux esprits de la terre au nom du Christ. Elle stigmatise les temps où nous sommes, temps mauvais, marqués par morsure de tout vice, où combien d'âmes sèches et affamées de gain... à la chèvre d'or font fumer leur encens. - Nous forçons, nous, le mal à engendrer le bien, dit-elle encore et elle guérit la plaie de Vincent au moyen d'un philtre et en invoquant le nom du Sauveur. Les diableries de Taven procèdent du même fond de verve populaire qui inspirait les imagiers des cathédrales. En fait Taven tient auprès des Saintes Maries qui apporteront la révélation nouvelle le double rôle de la Sibylle antique et des prophètes de l'Ancien Testament, tel que le définit la liturgie catholique, *Teste David cum Sibylla*. Dans les paroles inspirées de la sorcière se trouve comme un rappel de VI^e Chant de l'Énéide uni à l'esprit messianique. Franchissant les portes d'ivoire de l'invisible, elle dévoile le mystère des choses, sa vision survole le cours du temps. Où trouver, sinon dans les Écritures, une évocation plus pathétique que le chemin de croix du Christ que nous décrit Taven? Elle prédit des guerres et des révolutions, mais aussi l'âge d'or et le retour des Papes à Avignon. Peu importe que Mistral s'inspire ici de Virgile, des prophètes hébreux ou de son compatriote Nostradamus. L'apothéose de la Provence chrétienne, tel est le but de cette poésie.

L'arc-en-ciel qui apparaît à la fin du Chant VI sera le signe, de la nouvelle alliance que les Saintes-Maries eurent mission d'apporter en terre provençale. Cette légende avait de quoi séduire un poète. A travers elle, nous assistons, au Chant XI, à l'évangélisation de la Gaule méridionale et romaine. Dans Arles la Superbe qui célèbre la fête de Vénus, Trophime et ses compagnons, en plein théâtre, font triompher sur les idoles le Dieu crucifié qu'évoquait Taven. Le discours véhément que Mistral place dans leur bouche n'est pas autre chose que le Credo catholique. Ils proclament l'existence du Dieu créateur, l'incarnation de son Fils, le message évangélique de charité, la rédemption et la résurrection du sauveur des hommes.

L'avèn vist blanqueja dins sa raubo de lin!

(Nous l'avons vu dans sa blanche robe de lin!) attestent-ils.

Ceux qui reprochent à Mistral d'avoir ignoré la figure de Jésus ont-ils pris garde aux textes des Chants VI et XI de *Mirèio*? Dans leur brièveté, ces évocations comptent, je crois, parmi les plus belles de la poésie chrétienne. Tandis que le peuple d'Arles se fait baptiser, Marthe délivre au nom de la foi nouvelle les populations riveraines du Rhône des antiques terreurs, cependant qu'à la Sainte-Baume, Madeleine rachète dans la pénitence ses péchés et ceux des autres hommes. Le récit des Saintes se termine par le rappel historique de l'union de la Provence au royaume de France. Ainsi le Chant XI de *Mirèio* achève-t-il de donner au poème son caractère d'épopée nationale et chrétienne.

Au berceau de sa nationalité, Mistral place les mystères de la foi.

S.-A. P. — Lamartine, qui n'était pas catholique, à peine chrétien, — sinon comme nous le sommes tous, même à notre esprit défendant, — aurait voulu retrancher de *Mirèio* le Chant VI, celui de Taven; il semble que Lamartine s'attardait dans une horreur médiévale des sorcières. L'un des nouveaux glossateurs de *Mirèio* aurait voulu supprimer, comme inutile à la trame du poème, le Chant XI, celui des Saintes Femmes! S'il s'en trouvait encore dix comme eux, chacun hostile à l'un des autres chants, et qu'ils fussent tous aussi intransigeants que Lamartine, il ne resterait plus rien de *Mirèio*! Ce n'est pas ce que nous voulons! Nous admirons le poème d'un bout à l'autre; il reste et il restera, à cause de tout ce qu'il contient et de la transcendance du génie.

On a déjà tiré de Virgile une prophétie chrétienne, et c'est une belle chose de l'avoir tirée d'une églogue qui n'était peut-être qu'une flatterie pour Pollion. Hugo que l'on trouve partout où on arrive, a fort bien discerné dans Virgile la beauté formelle qui rédime le fond: Voulez-vous une

autre exemple? Prenez Virgile. Qu'y a-t-il de plus misérable comme idée que ceci: Octave-Auguste admis parmi les astres et les étoiles se rangeant pour lui faire place.

Jamais la flatterie fût-elle plus abjecte? C'est l'idée, c'est le fond, n'est-ce pas? Et c'est plat et honteux. Voici la forme. (Hugo cite le texte latin.) Je lis ces vers, je subis cette forme, et quel est son premier effet? J'oublie Auguste, j'oublie même Virgile... Par l'idée, et par ce que vous nommez le fond, j'étais dans le petit, et par le style, par ce que vous nommez la forme, me voilà dans l'immense. (1).

(1) Post-Scriptum de ma vie: Utilité du Beau.

Hugo a cru voir ce que vous voyez:
Dans Virgile, parfois, dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.
C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait.
C'est qu'à son insu même il est une des âmes
Que l'orient lointain teignait de vagues flammes.
C'est qu'il est un des cœurs que, déjà, sous les cieux,
Dorait le jour naissant du Christ mystérieux!
Dieu voulait qu'avant tout, rayon du Fils de l'homme,
L'aube de Bethléem blanchît le front de Rome.

(Les Voix intérieures).

J'accepte Taven la sorcière plus encore que vous ne le faites, d'autant plus que je préfère son humanité, qui guérit Vincent, à l'inhumanité des Saintes, qui laisse mourir Mireille.

Quant à l'union de la Provence à la France, dont vous faites en passant l'un des corollaires de Mirèio en tant qu'épopée nationale, la strophe du Chant XI:

*Soun darriè rèi: Iéu more!
Gandissès-vous ensèn alin vers l'aveni,
Au grand prefa que vous apello...
Tu siés la forto, elo es la bello:
Veirés fugi la niue rebello
Davans la resplendour de vòsti front uni.*

(Son dernier roi; Je meurs! — Dirigez-vous ensemble là-bas, vers l'avenir, — à la grande tâche qui vous appelle... — Tu es la forte, elle est la belle: — vous verrez fuir la nuit rebelle — devant la splendeur de vos front réunis), cette strophe est, certes, parmi les strophes dorées de Mistral, l'une des plus belles et elle devrait suffire à faire justice (avec quelques autres textes par surcroît, et malgré la contradiction apparente de quelques autres) des accusations de séparatisme qui ont été jetées contre lui. Mais y a-t-il de quoi s'extasier, à voir l'opportunisme prudent de Mistral le faire adhérer au patriotisme comme il le faisait s'attarder au catholicisme? De toute façon le sentiment de patrie se périmait encore plus vite, étant plus artificiel, que le sentiment religieux. Il faut simplement voir dans cette strophe la fin heureuse de trop de particularités traditionnelles historiques et le triomphe naturel de la géographie; le reste est poésie, — et ce n'est pas rien.

André Chamson a d'ailleurs su montrer, dans L'homme contre l'histoire, que Mistral est contre le déterminisme historique. Puis-je donner ici un souvenir personnel? J'avais quinze ans — l'âge naïf de Vincent, — et j'allai voir, pour la première fois (qui fut aussi malheureusement la dernière, à cause de diverses circonstances), Mistral dans sa maison de Maillane. Avec la superbe ignorance et la sottise présomption de l'adolescence, entretenues par l'absurdité

félibréenne, je ne manquai pas de tenir des propos séparatistes. Mistral me répondit doucement: *Pichot, l'istòri se refai pas*. (Enfant, on ne refait pas l'histoire.) Et qu'on ne me dise pas que ce refus de refaire l'histoire est justement du déterminisme historique! Non, j'y vois, au contraire, le refus de recommencer toujours les mêmes errements, sur les mêmes précédents, le désir de vivre dans l'histoire en train de se faire, comme disent les Anglais: *history in the making*, en y apportant, et le génie de Mistral n'y a point manqué, l'apport nouveau, inimitable, des nouvelles créations.

M. D. — Je vous l'accorde bien volontiers. Toutefois, ce qui me paraît, plus encore que son mysticisme historique, singulier dans *Mirèio* c'est la façon dont Mistral enrôle le merveilleux païen sous la bannière chrétienne. L'épisode de Taven n'en est qu'un premier exemple. Vous parliez, au début de cet entretien, des cris païens échappés à Mistral. Écoutons cet aveu du poète: Combien de fois, écrit-il, je me souviens, quand le printemps et quand l'été faisaient bouillonner mon sang, n'ai-je pas entendu dans le frétillement des blés, des roseaux, des branchages, le frôlement et le frou-frou d'une légère draperie qui me faisait tourner la tête?... C'était la nymphe, c'était la voix, le murmure, le soupir, le désir, la présence de la nymphe invisible qui se manifestait à l'amoureux allègre, à mes aspirations premières, véhémentes, de fils du terroir. Et tressaillant, palpitant après la déesse fugace, c'est alors que je moulais dans les chants de *Mirèio* mes visions, mes ardeurs et mes tressaillements. (1)

(1) Préface à *Brut de canèu*, par Bremoundo de Tarascoun.

Si le merveilleux païen est né de l'impression sacrée que le spectacle de la nature et de la vie produisait jadis sur l'imagination des hommes, on peut, je crois reconnaître la persistance d'un sentiment analogue à l'origine de la poésie mistralienne. Aux yeux du Maillanais le mystère fait réellement partie du monde où nous vivons. Seulement, pour lui, à ce merveilleux naturaliste la religion révélée ajoute, sans le détruire, un autre merveilleux, celui du surnaturel. Cette conciliation des deux merveilleux, le païen et le chrétien, Mistral l'opère constamment dans *Mirèio*. Lorsque le bouvier Ourrias, après avoir transpercé Vincent de son trident, arrive au galop de sa cavale au bord du Rhône, l'embarcation à laquelle il se confie, conduite par les Trèves et environnée de la théorie des noyés, n'est autre que la barque des Enfers. Le Chant XII nous montre Mireille, sur la nef lumineuse des Saintes, qui entre en Paradis. Ici nous avons, vue à travers la légende locale du fleuve, l'histoire d'une âme que le poids de son crime entraîne à sa perte éternelle. *Mirèio* est un poème où l'enfer et le paradis existent.

Voici un autre exemple où nous trouvons cette fois le merveilleux antique interprété de façon chrétienne. Mireille, éperdue, fuit à travers la Crau immense. A la détresse morale de la jeune fille vient s'ajouter le vide du désert. Or, cette scène pathétique, Mistral va encore l'agrandir, comme l'a remarqué Camille Jullian (1), au moyen d'un effrayant décor de légende des siècles inspiré par la tradition des Grecs. Il s'agit du récit plus de deux fois millénaire qui nous rapporte qu'Hercule traversant cette région y fut assailli par de redoutables brigands. Le héros allait succomber sous le nombre, lorsque Jupiter fit pleuvoir un déluge de pierres qui ensevelit les Géants. Sur cette bataille, Mistral en greffe une autre, celle des Titans orgueilleux qui, entassant les montagnes grecques, Pélion sur Ossa, tentent d'escalader l'Olympe.

(1) Leçon au Collège de France, loc, cit.

Mais, — et ceci est caractéristique des procédés de Mistral, souligne encore Jullian, — à cette légende le poète va donner un caractère à la fois provençal et religieux. Les Géants ont ici la figure des mauvais anges révoltés contre Dieu. Les monts qu'ils entassent sont ceux de Provence: Sainte Victoire, Alpilles et Ventoux. Les stupides, ils croyaient renverser le Tout Puissant, *Li testoulas, cresien de cabussa l'Ounnipoutènt!* Et le Dieu des chrétiens, qui est également le *Sommo Giovo*, le Jupiter suprême de Dante, ouvre la main et déchaîne les trois grands vents du pays: le mistral, l'auristre et le tonnerre qui recouvriront d'un linceul de

cailloux les colosses rebelles. La vision légendaire s'efface. Sur la Crau déserte et muette nous n'apercevons plus que la frêle silhouette de Mireille qui, pas à pas, s'éloigne, happée dans la vibrante lumière du soleil.

Décidément, le merveilleux épique de Mistral n'est pas, comme celui de Chateaubriand, un simple formalisme. Il s'insère dans le réel. Il est un pont jeté entre la nature, la légende ou l'histoire d'une part et le monde invisible de l'autre. Sa conformité aux croyances séculaires de l'âme provençale fait son efficacité.

S.-A. P. — Que dans Mistral le merveilleux s'insère toujours dans le réel, — cela me paraît surtout une épreuve du génie. Le pont c'est lui qui le construit. Poeta pontifex.

Les romantiques manquaient de mesure en bâtissant. Les Parnassiens rejointoyaient trop.

La Jérusalem délivrée est presque aussi illisible que le Roland Furieux, La Divine Comédie peut traverser tous les cercles de l'Enfer, du Purgatoire, et s'exalter jusqu'aux cieux des cieux, sans être choquante ni fastidieuse. Cervantès nous montre dans Persiles et Sigismonde et dans Don Quichotte le double exemple d'un modèle imité jusqu'au ridicule et d'un modèle ridiculisé jusqu'au chef-d'œuvre. Mistral, si plausible dans Calendau (contrairement à l'opinion toute faite des glossateurs) a su garder dans Mirèio et dans Nerto la crédibilité autrement difficile; et dans le Poème du Rhône retrouver le seul Trobar clus qui vaille la peine d'être gardé — mais ne l'a-t-il pas créé? Il sera rejoint par Joseph d'Arbaud dans La Bèstio dóu Vacarés.

M. D. - J'admire d'Arbaud et son mythe païen, teinté de catholicisme, de La Bèstio dóu Vacarés, où s'exprime un sentiment de la nature saisie dans sa puissante unité. Dans Mirèio le sentiment de la nature, même lorsqu'il s'allie au merveilleux du paganisme, reste profondément chrétien. D'ailleurs — il est bon de le souligner — ce sentiment diffère radicalement de celui qu'exposent les romantiques et les parnassiens contemporains du poète. Leur nature est vague, indéterminée; elle nous apparaît soit éloignée de Dieu et indifférente à l'homme, soit au contraire confondant organiquement Dieu et l'homme dans le sein de l'univers. Rien de tel chez Mistral.

Certes, le paysage est partout dans le poème de Mirèio. Sa présence est nécessaire aux personnages. Il sert à les définir, il rend compte de leurs sentiments et de leurs occupations. Il est lié à l'action dramatique elle-même. A travers la Crau, vers la mer, dans les blés, je veux la suivre, dit le poète en parlant de Mireille. Ce n'est pas assez dire du paysage qu'il sert de décor au drame, car il existe pour lui-même. Il est sujet du poème au même titre que les personnages auxquels il mesure l'espace et donne un support. Des entrailles du sol (la caverne de Taven) au zénith où brille le soleil, la nature sous tous ses aspects remplit le poème de Mistral. Celui-ci coule comme un grand fleuve qui refléterait la diversité des saisons, les nuances de l'heure, les lignes du paysage. On y trouve une cosmogonie provençale, une flore et un bestiaire provençaux. Toutes les descriptions de Mistral sont marquées d'une entière objectivité. Il montre ce que les personnages ont sous les yeux avec la précision d'un naturaliste et sans dommage pour la poésie. Loin de diviniser la nature, Mistral au moyen de traits précis, l'individualise et la localise toujours. Il lui prête même un certain animisme. Les travailleurs lisent des présages à travers les champs. Les blés mûrs parlent à Ramon. La barque où monte Ourrias se révolte sous le poids du criminel. La terre tressaille à l'arrivée des Saintes Maries venues proclamer la loi du Christ: A ce nom, dit le poète, de joie — la noble terre de Provence — paraît secouée, à ce cri nouveau la lande et la forêt — ont tressailli dans tout leur être - comme un chien qui, sentant son maître — court au-devant de lui et lui fait fête. Pour tout dire, la nature est ici, au même titre que l'homme, une créature de Dieu. Rien ne s'applique mieux à la conception de Mistral que le mot profond de Chesterton: La nature n'est pas notre mère, elle est notre sœur.

Mirau de Diéu e creaturo, miroir de Dieu et créature, dira plus tard le poète dans Calendau. Et, dans une lettre à Adolphe Dumas, un an après la parution de Mirèio, il parle de l'infini beauté de la nature, c'est-à-dire de l'épopée de Dieu. La métaphysique panthéiste qui se retrouve chez la plupart des écrivains du XIXe siècle et qui va, sous l'influence de Rimbaud, se

prolonger chez nombre de poètes du XXe, est étrangère à Mistral. Chez lui pas de ces élans dionysiaques où l'homme ne ferait qu'un avec la divinité. Mais la nature est le grand livre où se lit la gloire du Créateur. L'univers est l'unité d'une diversité. Chaque être, distinct et existant pour soi, participe d'une perfection commune qu'il manifeste de façon complémentaire et selon des degrés différents. Telle est la raison d'être des choses créées. C'est une sorte d'office liturgique que remplit l'oiseau qui chante, la branche qui fleurit, le ruisseau qui murmure, l'insecte qui boit son soleil. Pour Mistral, deux courants parcourent l'univers: l'un multiplie et diffuse à travers l'espace et le temps des formes qui reflètent la perfection absolue; l'autre, en sens inverse, regroupe et ordonne tous les êtres vers cette même perfection, considérée à la fois comme la fin suprême de chacun d'eux et comme le bien total de l'univers. Ainsi, avons-nous dans Mistral — et ceci s'applique à toute son œuvre, — ce que j'appellerai une poésie de l'allusion qui, du divers et du passager, remonte aux idées-mères et aux archétypes platoniciens. Mais nous y trouvons aussi une poésie de l'être, une sorte de réalisme mystique qui détaille dans la création les perfections divines.

A Dieu commence, à Dieu prend fin,

dit de l'univers une *Imago Mundi* de notre Moyen Age chrétien. Art de synthèse dans un temps qui décompose tout, la poésie mistralienne replace chaque élément dans la hiérarchie des êtres existants. Elle traduit ainsi l'ordre du monde qui est une figure et comme la présence même de Dieu.

Elle fait plus. Elle est liée à la nature. Elle s'intègre, pour les continuer, aux puissances créatrices de l'univers. En cela encore, la poésie mistralienne diffère de tout un large secteur de notre poésie actuelle. Nombre de poètes, depuis Mallarmé, pratiquent une sorte de manichéisme littéraire qui refuse comme impur tout apport extérieur. Pour eux, les choses n'ont d'existence valable que celle que leur donne en les purifiant — et en les stérilisant — l'art du poète-démiurge. Mais une poésie qui se définit par l'absence, la haine de l'être, et qui repose — teste Valéry — sur le néant, qu'est-elle, sinon la poésie d'un mirage, d'une illusion? Rien n'est plus contraire à l'esprit catholique. Une croyance au surnaturel qui se fonderait sur la négation du réel détruirait ses propres bases. On ne trouve aucune trace d'un tel catharisme poétique chez l'auteur de *Mirèio*. Mistral a cette loyauté originelle et surnaturelle envers les choses, dont parle Chesterton, celle dont fit preuve un saint François d'Assise et qui est une source de joie. Une poésie qui chante tout ce qui vit, *tout ço que viéu*, voilà ce qu'est l'œuvre mistralienne. Elle élève l'homme vers Dieu, mais en prenant fortement appui sur les choses de ce monde. Toute la nature, depuis sa flore et sa faune, depuis les instincts de l'amour jusqu'aux comportements de la vie sociale, comme l'a noté le Père Chenu de nos artistes du XIIIe siècle, entre ainsi dans cette poésie mistralienne à laquelle préside le Dieu né dans la *pastriho*, parmi les pâtres. Je ne vois que Claudel qui, à notre époque et nonobstant maintes bizarreries, ait égalé le Maillanais sur ce point.

S.-A. P. — Ce que vous appelez une poésie de l'allusion, on peut aussi, sans jouer sur les mots, l'appeler une poésie de l'illusion, — cette illusion que Mistral a exaltée dans un de ses discours de Sainte-Estelle, et placée parmi les archétypes dans *Lou Parangoun*.

Vous avez fort bien vu et fort bien dit que Mistral est, par excellence, le poète qui discerne et qui ordonne. Au commencement, nous enseigne la Genèse, Adam possédait le paradis, — c'est-à-dire la beauté du paysage, et nommait les animaux.

Le poète ne fait pas autre chose, mais n'est-ce pas à son regard et à sa voix que nous devons la réalité, — la réalité divine des choses qui sont et qui, sans lui, ne seraient que ce qu'elles sont?

Etes-vous bien certain que ce que vous appelez le manichéisme de Mallarmé n'était que refus? S'il faut en croire l'érudit Charles Chassé, bien des sources de Mallarmé sont impures, qu'il a rendues transparentes (c'est à peine un paradoxe) jusqu'à les rendre invisibles.

Quant à la nature, je crois que Chesterton s'est trompé d'un mot: la Nature n'est pas notre sœur, mais notre fille, — et la religion aussi. Si nous les évoquons, elles viennent de nous. Du haut de l'une de nos collines, je montrais un jour à un paysan la vaste plaine: Que c'est beau! lui dis-je naïvement. — Oui, me répondit-il, c'est un bon terrain pour la vigne. Mais Mistral (fils de paysan, si vous voulez) était lui poète de génie et non pas un viticulteur.

M. D. - Dans la dédicace à Lamartine, Mistral compare son poème à un raisin de Crau. Le chant de *La Coupo* suggère que la poésie est un vin pur et généreux. Et la poésie de Mistral est bien cela. Mais en distillant la grappe et le vin, Mallarmé, loin de les rendre plus purs, les dénature.

S.-A. P. — Le propre des vrais poètes, en général, et de Mistral, en particulier, c'est bien de chanter (par le chant le plus beau), tout ce qui vit; le surnaturel et le naturel, - ou, en d'autres termes, le connu et l'inconnu sont les données essentielles et inséparables de son œuvre. Seulement ce qui, pour l'incroyant, est encore l'inconnu est pour le croyant le révélé. Car pour le premier, s'il y a révélation, elle ne va point de l'inconnu au poète, mais, du poète à l'inconnu.

Ce qu'un moi ne sait pas, un autre le révèle,

a dit Hugo. Ce qu'un poète ne sait pas, un autre le révèle Boileau, qui n'était pourtant pas janséniste, avait fort bien compris la noirceur profonde du catholicisme, et l'a fort bien dit, en deux médiocres vers (aussi mauvais et aussi gauches que certains vers de Molière):

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornement égayés ne sont point susceptibles.

Donc, le recours des poètes à la mythologie païenne n'est pas seulement une habitude d'école, c'est peut-être une nécessité. Je ne vois guère que Milton et que Dante qui aient pu y échapper. Le christianisme lui-même vit de la survie païenne. Et Mistral, malgré tout son génie, n'a pu écrire *Mirèio* qu'en recourant au paganisme, non pas pour le transcender, comme vous le croyez, par le christianisme, mais parce qu'ils sont inhérents l'un à l'autre, surtout chez les pâtres et gens des mas.

La religion chrétienne, dépouillée des mythes et de la simplicité n'est plus qu'une morale pour la masse et qu'une éthique pour l'élite. En dernière analyse, tout se réduit à l'homme. Dante a mis de la tendresse humaine jusques en enfer, et Milton, en croyant naïvement justifier les voies de Dieu devant l'homme, n'a réussi qu'à montrer l'homme.

Aussi bien, Mistral lui-même ne s'est-il pas écrié dans *La Coupo*:

*Vuejo-nous la couneissènço
Dôu Vrai emai dôu Bèu,
E lis àuti jouissènço
Que se trufon dôu toumbèu.
Vuejo-nous la Pouësio
Pèr canta tout ço que viéu
Car es elo l'ambrousio
Que tremudo l'ome en Diéu.*

(Verse-nous la connaissance — du Vrai comme du Beau, — et les hautes jouissances — qui se rient de la tombe. Verse-nous la poésie — pour chanter tout ce qui vit, — car c'est elle l'ambrosie — qui transfigure l'homme en Dieu.)

Je n'insisterai pas sur ce qui n'est sans doute qu'une inadvertance typographique: dans l'édition originale des *Isclò d'or* (Roumanille), *Pouësio* est imprimé avec un P majuscule et dieu avec un d minuscule et les deux mots gardent, dans la traduction, leur majuscule et minuscule

respectives; mais dans l'édition Lemerre, si le texte provençal porte Pouèsio et diéu comme dans l'édition originale, la traduction donne poésie avec un p minuscule et Dieu avec un D majuscule. Si je voyais là une intention, vous pourriez me dire que ce dieu, voire ce Dieu, tiré de l'homme par la poésie ou la Poésie, n'est pas Dieu, et que la Coupe n'est elle-même ici (dépassant l'épisode catalano-provençal qui lui sert de prétexte), — que le symbole de Dieu, par qui tous les hommes doivent communier. Mais ne serait-ce pas un jeu de paroles? Et comment de toute façon, ne pas se souvenir de la Genèse (révélation divine pour vous): La femme dit au serpent: Du fruit des arbres du jardin nous pouvons manger, mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Elohim a dit: Vous n'en mangerez pas et n'y toucherez pas, de peur que vous ne mourriez. Le serpent dit à la femme: Vous n'en mourrez pas, mais Elohim sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux se dessilleront et vous serez comme des dieux sachant le bien et le mal. (Genèse, III, 2, 3, 4 et 5).

Ce qui irritait ce Dieu jaloux, c'est que l'homme pût s'égaliser à lui. Cf. Jupiter et Prométhée et ce vers posthume de Hugo:

Jupiter à Jéhovah:

Le mieux est de n'avoir pas l'air de nous connaître.

Mais quelquefois le Dieu du Nouveau Testament n'a pas l'air de connaître le Dieu de l'Ancien Testament. Et cela vaut sans doute mieux ainsi.

Le Zarathoustra de Nietzsche croit avoir fait une grande découverte, à savoir que Dieu est mort. Il restait à découvrir que Dieu n'est pas encore né, — ne naîtra peut-être jamais...

Sonnant dans l'âme un Dieu toujours futur.

Revenons à Mirèio. Comme vous le dites fort bien vous-même, la Nouvelle épopée de Mistral n'est pas un simple formalisme, mais s'appuie sur le réel. Ce n'est point seulement un pont entre la nature et l'histoire provençale ou entre le monde visible et le monde invisible; c'est un chemin sans fin, — imprévisible par cela même. Quant à la nature, qui tient dans Mirèio une place à la fois vaste et restreinte, n'oublions pas que l'art est, selon la définition ancienne, l'homme ajouté à la nature. Vous allez me répondre: Quant à la religion, c'est Dieu ajouté à l'homme. Soit, parce que vous croyez à un Dieu révélé. J'ose à peine croire, quoiqu'elles soient aussi commodes (dans le sens qu'Henri Poincaré donnait à cet adjectif) que Dieu, j'ose à peine croire aux Idées. Il y a dans l'Actuel de Denis Saurat un vers qui bouleverse tout l'édifice platonicien:

La résolution du désir en idées.

Il y a aussi dans cette Genèse moderne, à laquelle vous opposez la Genèse mistralienne, ces vers étonnants de Paul Valéry:

Jusqu'à l'être exalte l'étrange

Toute puissance du néant.

Cette théologie, qui rejoint peut-être l'alchimistique (comme Charles Rafel) comme l'atomistique rejoint les premiers versets de la Genèse, cette théologie moderne n'est pas plus absurde que l'ancienne (*Credo quia absurdum.*)

Pourquoi ranimer l'ancienne et fausse querelle du manichéisme? (malgré la mode actuelle de retourner aux Albigeois.) La religion chrétienne n'est-elle pas manichéenne, la seule différence, mais essentielle, nous le savons vous et moi, étant que le chrétien est persuadé que Dieu triomphera et que le diable porte pierre, alors que le manichéen n'en sait rien.

M. D. — Pour le philosophe catholique le mal n'a pas d'existence propre. Il se définit par l'absence, la privation chez un être d'un acte ou d'une perfection que requiert sa nature. Mistral a traité le problème du mal dans *Nerto* et ce n'est pas dans le sens manichéen. Quant à ce paganisme que vous affirmez être une nécessité chez le poète, qu'est-il en somme, sinon sens profond des choses créées, amitié de la nature et soumission à ses lois? soit précisément le contraire de cette Genèse ou théologie moderne illustrées par Mallarmé, Rimbaud et Valéry. Ce paganisme ne serait-il pas plutôt ici un gage d'orthodoxie? Un des paradoxes du catholicisme est précisément de concilier ce qui hors de lui demeurerait à l'état divergeant et de rendre compte de la réalité tout entière. Catholique veut dire universel. La poésie catholique réunit le profane et le sacré. Loin d'étouffer la nature, elle la rend à elle-même en la menant à sa perfection ou, si vous voulez, jusqu'aux idées. Seule est païenne absolument une poésie qui sépare la terre du ciel, divinise — et donc altère — les choses créées, l'homme y compris, exclut la rédemption et le salut. Mais tout se tient. Aussi saint Thomas note-t-il que l'Écriture englobe dans une même réprobation les infidèles qui nient Dieu et ceux qui méconnaissent la création.

Tel n'est pas le cas de Mistral, dans *Mirèio* notamment. Du reste le poète ne jugeait-il pas avec clairvoyance du caractère de son œuvre quand il écrivait au Suisse Eugène Burnand qui venait d'illustrer *Mirèio*: Votre foi de chrétien est un peu puritaine, mon catholicisme est peut-être un peu païen, affaire de climat, de milieu et de race. En résumé: *Gloria in excelsis Deo* (1). Et un peu plus tard, il lui disait ceci qui est un acte de foi et de reconnaissance:

Dans mon invocation j'avais, d'une voix jeune et sincère, mis mon poème patriarcal aux pieds du Dieu des bergers, aux pieds du Christ, et une protection merveilleuse a accompagné mon humble poème. (2).

Mistral ne doutait pas de l'inspiration catholique de son œuvre. Je comprends qu'Emile Ripert ait pu affirmer: *Mireille*, est en vérité le seul grand poème catholique, je dis même chrétien, que possède la France depuis le moyen âge et même depuis toujours. (3).

(1) Eugène Burnand au pays de Mireille, par René Burnand, p. 98.

(2) Loc. cit., p. 106.

(3) In *Mireille, mes amours*, p. 148.

S.-A. P. - Ne faut-il pas discerner entre les attitudes toujours prudentes (une fois de plus j'allais dire opportunistes) de Mistral, petit bourgeois de Maillane, homme populaire de Gigognan, toujours soucieux de tout concilier, de ne froisser personne, de ne meurtrir aucune susceptibilité, et le mage persuadé que sa Provence avait bien d'autres assises, — celles de son génie de poète spontanément libre, enchaîné volontaire (non pas comme Prométhée pour s'être élevé contre les dieux, mais pour avoir cru devoir se servir des dieux régnants en paraissant se plier sous eux?)

Seulement,— et heureusement,— la liberté du génie l'emporte.

Je ne suis pas aussi sûr que vous que Mistral n'ait jamais douté de la consistance chrétienne de son œuvre. Je préfère me ranger à l'interprétation un peu ironique de Richard Aldington, dans *Introduction to Mistral*: Parlant de la légende, en tant qu'opposée à l'histoire ou capable de la rendre plus belle, Aldington va jusqu'à comparer Mistral à ce pêcheur des Martigues lequel, revenant de Marseille, fit croire à ses concitoyens qu'un énorme poisson bloquait l'entrée du Vieux Port où il était échoué; tant et si bien que tous les Martégaux se rendirent à Marseille, les uns après les autres, les premières dupes se gardant bien de détromper les suivantes; à tel point que l'inventeur de la farce finit par se dire: Si après tout c'était vrai, puisqu'ils y vont tous? et d'y retourner lui-même aussitôt.

Il y a quelquefois beaucoup d'esprit dans le folklore et voici une histoire complémentaire qui ne saurait déplaire à Richard Aldington: A l'issue d'un prêche sur certains points du dogme le sacristain dit à son curé: Monsieur le Curé, est-ce possible tout ce que vous avez dit? J'ai grand peine à le croire. Et le curé de répondre: Malheureux, moi qui sais que ce n'est pas vrai, je le crois, et toi qui, n'es pas tout à fait sûr que ce soit faux, tu ne voudrais pas le

croire?

On n'a pas hérité d'une tradition catholique (ou protestante) sans prier quelquefois, au moins dans sa jeunesse. J'allais dire: d'une hérédité païenne, car on n'abandonne pas les divinités antiques en les baptisant. Les saints et les saintes ne sont-ils pas aussi nombreux, sinon davantage, que les dieux et les déesses? et les vocables sous lesquels on invoque, en divers lieux, la Vierge Marie, rappellent étrangement d'autres appellations: Grande est la Diane des Ephésiens. Mais, pour un Marseillais, Notre-Dame de la Garde, familièrement la Bonne Mère, n'est-elle pas plus vénérée que la Vierge de Lourdes, sinon plus efficace aux marins en perdition qu'aux malades traînés à Massabielle, — et est-ce bien la même?

J'ai d'ailleurs fait allusion à quelques cris spontanés par lesquels Mistral me paraît faire éclater son paganisme foncier. Ils peuvent nous sembler peu significatifs parce qu'ils nous paraissent fortuits. Je ne les citerai pas tous, car aussi bien, pour la question qui nous préoccupe, les détails importent peut-être moins que l'ensemble.

Le second de ces cris est dans Calendau:

*E tu mort, plus jamai reveiras lou soulèu.
(Mais toi mort, tu ne reverras plus le soleil).*

Mais le premier est déjà dans Mirèio, et ce n'est pas un cri, c'est une constatation tranquille du chœur, comme vous le dites vous-même. Mireille voit le ciel, mais la foule:

La pauro chato ravassejo...

(La pauvre enfant délire...). Ce sont les mêmes Saintins, décidément sceptiques, qui, dans leur cantique si beau ne sont pas certains d'avoir besoin de paix:

*Mai à la foulo pecadouiro...
S'es de pas que ié fau, de pas emplissès-la.*

(Mais à la foule pécheresse... — Si c'est la paix qu'il faut, — de paix emplissez-la.). Cette exclamation spontanée et ce doute sous-jacent des Saintins, loin de me sembler une confirmation de votre thèse, me paraissent, au contraire, parmi les détours imprévus du labyrinthe mistralien, révéler soudain le doute profond de Mistral (que le censeur, pour parler comme le psychanalyste, laisse échapper parfois). Si j'admettais la révélation, je ne voudrais pas qu'on la confonde avec le délire, et si je croyais en la paix de Dieu (celle que le Cercamon de Mistral alla chercher en vain à Psalmodi), je ne mettrais pas en doute qu'elle soit nécessaire ici-bas. Le dernier vers de Mirèio me paraît en contradiction flagrante (si cachée qu'elle soit) avec la bonne nouvelle de la Nativité: Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

M. D. — Ce n'est point le poète, mais la foule déconcertée par des événements trop élevés pour elle, qui s'écrie: *La pauro chato ravassejo*. Pareil décalage de paroles et de situation, ai-je dit, se retrouve dans la tragédie grecque, par exemple lorsque Cassandre prophétise devant le palais des Atrides: Tu déliras, jouet d'un dieu! s'exclame le chœur. Non seulement une telle asymptote répond ici à la vérité psychologique des Saintins, mais elle témoigne de la part du poète d'un art excellent. D'autre part, je ne vois pas dans le cantique final des mêmes Saintins ce sens dubitatif que vous semblez y reconnaître. A la jeune martyre d'amour, les béatitudes célestes. Mais à la foule pécheresse qui reste, que donner, outre la nourriture de chaque jour? Si c'est la paix qu'il faut, de paix emplissez-la, puisque son regard ne sait se porter plus haut. Il s'agit là d'une forme d'interrogation indirecte qui, loin de mettre en doute le besoin de paix des Saintins, le souligne davantage. Au reste c'est bien sous la forme d'un mouvement interrogatif de prière que tout le cantique des Saintins (trois strophes) a été écrit par Mistral.

S.-A. P. — Il reste que chacun des éléments de Mirèio, considéré séparément: la tradition par laquelle nous ne sommes pas tous attirés; la patrie provençale dont nous ne sommes pas tous nationalistes; la nature même; les travaux et les jours, dont nous aimons moins la description que l'incantation; la religion enfin, à laquelle nous ne sommes pas tous croyants; — chacun de ces éléments ne vaut que par le poète, et le poème ne leur doit rien; — sinon La Jérusalem délivrée, épopée dans laquelle les chevaliers chrétiens délivrent le Saint-Sépulcre à travers beaucoup de périls païens et de dangers orientaux, ne serait pas d'une lecture ennuyeuse; la seconde partie de l'Enéide si fastidieuse, et les Géorgiques beaucoup moins attachantes qu'un fragment d'André Chénier. A la limite sont peut-être Les Lusiades, manuel de géographie et d'histoire portugaises.

M. D. — Le poème doit tout son art au poète, certes, et il est bien évident que le talent littéraire n'a jamais été fonction de la foi religieuse. Je vais plus loin. Sans doute n'y a-t-il pas au sens propre du mot une poésie catholique, pas plus qu'il n'existe une philosophie chrétienne, et à peu près pour les mêmes raisons. Les lois du faire sont évidemment les mêmes pour le poète qu'il soit croyant ou incroyant. Sans tomber dans les exagérations de l'art pour l'art, la poésie doit d'abord être poésie et n'a d'autres postulations qu'elle-même. Mais il faut bien qu'elle soit la poésie de quelqu'un et de quelque chose. Il reste que le recours aux données catholiques, loin de constituer une entrave, a un grand retentissement non seulement sur la signification, mais sur l'esthétique générale de l'œuvre. A preuve nos classiques qui, tout en empruntant leurs sujets à l'antiquité, utilisaient une psychologie chrétienne. A preuve, si vous voulez, un Baudelaire et, dans un sens bien différent, Mistral. On le voit bien non seulement par Mirèio, mais dans les autres poèmes du Maillanais. Nerto a pour ressort la lutte du bien et du mal, la communauté des âmes personnifiée par l'Eglise et le salut final des héros grâce à la réversibilité des mérites et à la communion des saints. On demeure confondu que le Père Poucel ait pu dire de cette œuvre qu'un troubadour au Voltaire aurait pu la signer indifféremment (1). Car je ne pense pas que l'on puisse soutenir sérieusement le moindre parallèle entre la Pucelle d'Arouet et le poème de Mistral.

(1) Mistral, par Victor Poucel, p. 47.

S.-A. P. — Je ne connaissais pas l'opinion du Père Poucel sur Nerto. Elle me paraît aussi stupide que sa métaphore sur le parvis de l'église me paraît pertinente. Un troubadour était bien incapable de s'élever aux hauteurs où Dante et Mistral devaient monter. Quant à Voltaire, je n'ai pas pu me résoudre à lire La Pucelle après l'avoir feuilletée!

Je ne suis pas de ceux qui croient au catholicisme de Baudelaire, ce fanfaron craintif, encore moins de l'aboulique Verlaine et de Rimbaud, l'adolescent perdu. Non pas que je m'accommode mal du péché, car le péché est inhérent à l'humanité.

Si j'étais croyant, je croirais aux trois dogmes fondamentaux du catholicisme:

La Trinité (qu'un Hugo transposerait ainsi: Puissance, Amour, Esprit).

Le péché originel (qui crève les Yeux et le cœur).

La Rédemption par le sacrifice (mais à condition que ce ne soit pas toujours les mêmes que l'on fasse tuer, — selon la forte expression populaire. Il y aura toujours des pauvres parmi vous, a dit Jésus, mais il n'a pas dit que ce serait toujours les mêmes).

M. D. — Calendau et le Pouèmo dóu Rose sont des œuvres d'inspiration plus profane. Elles n'échappent pas cependant à cette vision du monde propre au poète catholique que j'ai définie au début de cette conversation. A quoi, en effet, est suspendue toute l'action de Calendau? à la notion chrétienne du mariage. Otez cela et, comme un collier dont le fil serait rompu, tout le poème se décompose. Il ne reste plus qu'une vague rivalité amoureuse qui n'a plus de raison d'être et ce qui forme le fond de cette épopée, la leçon de pur amour, s'effondre. N'est-il pas curieux cet émouvant souci de Mistral pour le sacrement du mariage déjà manifesté dans

Mirèio et que M. Léon Teissier retrouve jusque dans le Pouèmo dóu Rose (1)? En cela le poète se place à contre-courant de l'ensemble de la littérature contemporaine et de l'ancienne poésie provençale elle-même. L'Anglore veut que son mariage soit un sacrement. Mais l'Anglore, qui croit au Drac et prie saint Nicolas, sera-t-elle sauvée? Son drame est le reflet d'un conflit plus profond. Tout le poème retrace la lutte de la batellerie chrétienne contre le Rhône païen. Ici Mistral a transposé dans la nature la lutte qui, dans Nerto, déchirait l'âme des héros.

(1) Mistral chrétien, par Léon Teissier, p. 93.

S.-A. P. - Mais alors c'est le même Rhône païen qui l'emporte. Parmi les pièces de circonstance des Isclo d'or, il y a une bien curieuse strophe dans l'épithalame pour Ranquet:

*La glèiso nous charpo
E mostro lis arpo
Quand nous pren l'imour
De faire l'amour:
Mai dins lou mariage
L'amour es dóu viage
E lou sacramen
Vòu que nous amen.*

(L'Eglise nous gronde — et montre les griffes — quand nous prend l'humeur — de faire l'amour; — mais dans le mariage — l'amour est du voyage, — et le sacrement — veut que nous nous aimions.) Cela me paraît plutôt voltairien que chrétien et pourrait donner raison au Père Poucel. A ce libertinage, plutôt mirlitonesque, je préfère la fin panique de Gardounado. On peut aussi l'interpréter d'une façon plus belle: le sacrement du mariage ne serait rien sans l'amour. Et lorsque deux ou plusieurs interprétations d'un texte s'offrent à nous, il faut toujours choisir la plus belle.

On ne redira jamais assez que Calendau est le poème le plus plausible de Mistral; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il se termine par un honnête mariage chrétien, — encore n'est-il qu'impliqué, comme beaucoup de choses chrétiennes dans Calendau. Nerto se dénoue, par un rapt sacrilège, du couvent vers le château diabolique, et il faut que le poète recoure au signe de croix pour rédimmer les deux héros de la situation impossible où le diable les a mis. Quant à l'Anglore, elle a bien raison de rester encore un peu sur ses gardes et de demander le sacrement; mais celui que lui propose le Prince d'Orange n'est guère chrétien, et, sans le retour aux eaux-mères, l'aventure de Guilhem et de l'Anglore n'aurait sans doute été qu'une passade de prince et une fille séduite, — une de plus. Mais le dénouement n'a rien de chrétien, à moins d'assimiler le paganisme rhodanien et mithriaque (comme le rêvait Baroncelli la religion catholique. Je me garderai bien de citer comme autorité catholique le poète Folco de Baroncelli, illuminé et tourmenté, qui aurait voulu sacrifier sur l'autel de l'église des Saintes-Maries de la Mer le plus beau taureau de sa manade. Le curé refusa, et Baroncelli ne comprit jamais tout à fait ce refus.

Mistral, comme tous les génies, prend son bien où il le trouve, et le transfigure. Goethe ne croyait pas à Faust, sinon comme à un personnage de légende, porteur de symboles. Il y a pourtant une différence, — et qui compte. Faust est une œuvre manquée (et Goethe le savait bien, qui essaya en vain, jusqu'à la fin de sa vie, de le refaire.) Mirèio est le premier chef-d'œuvre d'un jeune homme.

Qu'est-ce que cela veut dire? Non pas que la religion catholique est supérieure à la légende populaire. (L'histoire des Saintes-Maries n'est qu'une légende populaire), mais Goethe, peut-être plus intelligent que Mistral, avait moins de génie que lui.

Ce n'est pas le poète qui reçoit la révélation. C'est lui qui la donne. Les premiers félibre; le savaient bien, qui se présentaient ainsi au peuple dans les fêtes votives: *Es nautre que fasèn li*

saume. (C'est nous qui faisons les psaumes). Quant à Dieu, Voltaire est plus profond qu'il ne croit, lorsqu'il s'écrie:

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

L'homme invente Dieu et le poète est l'inventeur par excellence.

C'est pour cela que, même si la donnée d'un poème tel que *Mirèio* peut d'abord paraître pragmatique on s'aperçoit bientôt qu'il n'est pas une vue sur le folklore religieux, mais une vision du divin. Bergson conclut ainsi Les deux sources de la morale et de la religion: L'humanité gémit à demi-écrasée sous le poids des progrès qu'elle a faits. Elle ne sait pas assez que son avenir dépend d'elle. A elle de voir d'abord si elle veut continuer à vivre. A elle de se demander ensuite si elle, veut vivre seulement ou fournir en outre l'effort nécessaire pour que s'accomplisse, jusque sur notre planète réfractaire, la fonction essentielle de l'univers, qui est une machine à faire des dieux.

Pour une Epiphanie, il faut d'abord des Mages. Mistral le savait, — comme Hugo—, et vous l'avez heureusement rappelé vous-même dans le titre de votre grand ouvrage. Ce n'est pas le chemin de Damas qui a fait saint Paul: il fallut le passage de Saul de Tarse pour qu'une vision y parût dans le ciel.

M. D. — Vous avez prononcé le nom de Goethe. Un philosophe allemand a pu dire de lui qu'il était une *anima naturaliter catholica*. Exagération? Peut-être, mais il serait, en effet, intéressant de mettre en parallèle les deux plus grands poètes du siècle passé, le païen et le chrétien, Goethe et Mistral. Tous deux ont au moins ceci de commun que leur génie est enraciné dans l'être, ce qui leur permet de conserver au monde sa plénitude et sa beauté. Parlant un jour de la demeure de son amie la princesse Galitzine, Goethe disait sa joie de trouver à l'honneur dans une maison chrétienne la fleur du paganisme. Ce mot ne s'appliquerait-il pas à merveille à l'œuvre de Mistral?

Vous citez aussi Gardounado. Qu'est-ce que Gardounado, petite pièce tenue secrète, au regard de l'œuvre entière? Le grand poète catholique, écrivait à ce propos Charles Maurras à M. Xavier Vallat, était décidément comme un autre grand poète catholique, Dante, et comme un troisième, Ronsard, et comme un quatrième, Aubanel, assez sensible aux charmes publics et secrets de l'Eve éternelle. Mais le Saint-Esprit a bien composé le Cantique des Cantiques; alors? (1).

Au surplus, c'est encore un Mistral, poète catholique, que nous trouvons dans les poésies lyriques des *Isclò d'or* et des *Oulivado*. Je ne parle pas seulement de la célèbre ode à l'Immaculée conception qui n'a pas d'équivalent en langue française. Que Mistral ait pris pour thème un dogme récemment défini et qui n'avait pas manqué de susciter quelques remous dans une partie de l'opinion religieuse, voilà qui paraîtra significatif. Mais il y a aussi dans *Lou Prègo-Diéu* une paraphrase du Je ne fais pas le bien que je veux..., de saint Paul. Mais il y a surtout l'humble et déchirante prière à Notre-Dame de Montserrat qui, seule, suffirait à révéler l'âme de Mistral.

(1) In *Lettres de prison*, p. 252.

S.-A. P. — Goethe et Mistral... Je dois protester! Oublierez-vous Hugo?. La Gardounado? mais je n'en tire qu'une illustration et non pas un argument. Gardounado, ne révèle qu'un état de chair, alors que l'inoubliable *Cantico* à la Vierge de Mount-Serrat dévoile un état d'âme, comme vous le dites fort bien. Je n'ai jamais lu le Cantique des Cantiques autrement que comme un chant d'amour.

Peut-être après autant de siècles qu'il en a fallu pour assimiler le roi Salomon à l'Esprit-Saint et la Sulamite à l'Eglise, Mistral sera réellement regardé comme un mage et Gardounado, dont le début est si mièvre et la fin si panique, comme une sorte de testament mystique. Je prends avec un grain de sel le propos de Charles Maurras à Xavier Vallat.

M. D. —...Et moi ces dernières paroles!

S.-A. P. — Vous avez montré vous-même, au cours de votre argumentation, qu'il serait difficile de s'en tenir à la seule Mirèio, et au fur et à mesure que nous nous éloignons de ce poème nous voyons se désagréger la foi, — si jamais il y eut foi; et se délier l'obédience catholique, — si jamais cette obédience fut bien observée.

Pour un poème très opportuniste, comme celui, dédié à l'Immaculée Conception, — et l'on peut préférer à cette biologie théologique la grande vision de La Raço Latino:

Afrairo-te soulo la Crous!

(Fraternise sous la Croix!) — combien de textes où la religion n'apparaît point, ou est placée parmi les songes?

Mistral serait donc devenu mécréant en vivant? La grâce l'aurait abandonné? N'est-ce pas plutôt lui qui a abandonné plus souvent, sinon plus ouvertement, une attitude ou une habitude?

Invita invitum Miracula Vincentium dimisit.

En dernière analyse, je ne puis extraire autre chose de toute la mystique dont on essaie d'envelopper Mireille. Avec un grand besoin d'espérance éternelle, pour se consoler du renoncement temporel. Je préfère la conclusion stoïcienne de Bérénice, la tragédie la plus cornélienne de Racine. Mais le dernier vers du poème, — sur lequel, je dois le dire, mon attention fut paradoxalement attirée par l'un des plus fervents mistraliens, et qui voit en Mistral un chrétien, Léon Teissier, — ce vers me paraît comprimer dans ses douze syllabes une charge explosive bien dangereuse. Mais ne suffit-il pas, — j'ai déjà essayé de le montrer, — de la chiquenaude d'un mot spontané pour démolir le château de cartes de la foi?

Puisque nous avons choisi Mirèio comme thème de notre dialogue, il peut paraître hors de propos de rechercher des arguments ailleurs que dans ce premier poème. Nous y avons été pourtant amenés l'un et l'autre, car l'œuvre de Mistral, dans sa continuité miraculeuse, est indivisible. Et comment oublier le début familial d'abord, triomphant ensuite (à la fois dans la destinée et dans l'expression) de Calendau:

*Iéu, d'uno chalo enamourado
Aro qu'ai dit la mau-parado,
Cantarai, se Diéu vòu, un enfant de Cassis.
Un simple pescaire d'anchoio
Qu'emé soun gàubi e'mé sa voio
Dóu pur amour gagné li joio,
L'empèri, lou trelus...*

(Moi qui d'une amoureuse jeune fille — ai dit maintenant l'infortune, — je chanterai, si Dieu le veut, un enfant de Cassis, — un simple pêcheur d'anchois — qui, par la grâce et par la volonté, — du pur amour conquiert les joies, — l'empire, la splendeur...)

Nous trouvons ici, dans ce rappel volontaire, la mau-parado de Mirèio, mais aucune allusion consolatrice à sa fin chrétienne. Il faut ajouter que dans la traduction le mot infortune est faible pour rendre mau-parado, car en provençal ce mot, dans son acception la plus forte, à laquelle Mistral a certainement pensé, signifie catastrophe. La fin de Mirèio est donc une catastrophe, tandis qu'Esterelle et Calendal vont triompher. Quant à l'incidente: Se Diéu vòu, je n'y vois qu'une clause de style.

Et que penser du poème Moun Toumbèu, qui achève le recueil des Oulivado? L'épithète latine, si sobrement belle comme les psaumes de la Vulgate, ne nomme Dieu que pour la forme;

d'un bout à l'autre du poème on chercherait en vain la moindre allusion à la vie éternelle telle que peut la concevoir un chrétien. Mistral accepte, dans sa feinte humilité, dans son légitime orgueil, le destin posthume d'un mage, mais paraît n'avoir même pas songé à quelque béatitude éternelle.

De toute façon, c'est dans Mirèio même que nous trouverons, à profusion des évocations chrétiennes, sans que nous puissions être sûrs qu'elles soient le reflet d'une foi lumineuse ni même obscure. Non que je veuille, lorsque je doute de la foi de Mistral, suspecter sa bonne foi. Mais ce créateur d'une langue n'était pas affranchi des clauses de style; cet immense novateur ne savait pas ne pas être opportuniste, non point par sagesse, mais par trop de prévoyance, par désir de propagande; il voulait gagner trop de gens, pêle-mêle, à la Cause provençale. On pourrait retourner une parole terrible et dire: Evangélisez toujours; Dieu reconnaîtra les siens. Mistral l'a cru. La foi en Dieu, même artificielle, a porté le poète: la foi au peuple, et surtout à la foule, des médiocres, a trop fait trébucher l'animateur.

M. D. — Dans le poème intitulé Moun Toumbèu, Mistral envisage que le sort réservé ici-bas à son œuvre et à sa mémoire. Comment eût-il pu sans témérité se placer lui-même parmi les élus? Le poème ne concerne que la personne publique du poète. Pour le reste, l'épigraphe tirée du psaume suggère et dit tout ce qui, humainement et chrétiennement, peut être dit et avec mesure. Que si l'on voulait connaître la pensée du poète sur l'éternité, on la trouvera dans l'élégie sur Antoinette de Beaucaire:

*Vierge, as bèn fa de mourir jouino
Car noun as vist la rouino
De li pantai d'amour...
...Espitalo e clarinello
T'unisses, vierginello,
Amount dins lou clarun
Au sublime Esperit que boufo sus li mounde
Sènso que dins l'amour la pureta se fonde
E sènso que la joio adugue de plourun.*

(Vierge, tu as bien fait de mourir jeune — car tu n'as pas vu la ruine de tes rêves d'amour... —... Spirituelle et diaphane — tu peux t'unir, ô Vierge, — dans la clarté des cieux — au sublime Esprit qui souffle sur les mondes — sans que ta pureté se fonde dans l'amour — et sans que ta joie amène des pleurs.)

N'est-ce pas le thème des derniers chants de Mirèio? Vous avez qualifié d'inhumaine l'attitude des Saintes. Mais, à vrai dire, Mireille ne meurt pas parce que les Saintes refusent de la sauver: elle meurt de la seule violence de son amour, car cet amour est tel qu'il n'est pour lui de refuge et de salut possibles que dans la mort et dans l'éternité.

C'est le sens très clair des paroles que lui adressent les Saintes:

*O chatouno, ta fe's di grando,
Mai que nous peson ti demando
Vos bzéure, dessonado, i foui de l'amour pur;
Dessenado, avans qu'èstre morto
Vos assaja la vido forto
Que dins Diéu meme nous trasporto!
Dempieù quoro as avau rescountra lou bonur?*

(O jeune fille, ta foi est des grandes; — mais que tes demandes nous pèsent! — Tu veux boire, insensée, aux fontaines d'amour

pur; — insensée, avant la mort — tu veux essayer de faire la vie forte — qui en Dieu même nous transporte! — Depuis quand as-tu là-bas rencontré le bonheur?) Des deux voies ouvertes à l'être humain pour son accomplissement, l'une, le mariage entendu au sens sacré de ce terme, sera la part d'Esterelle et de Calendal, l'autre, qui est réservée aux âmes libérées consiste dans l'union contemplative avec Dieu et c'est celle où s'engage Mireille. Ainsi les deux œuvres se complètent. Que du point de vue profane la destinée de Mireille, comparée au triomphe d'Esterelle, soit une mau-parado, c'est exact. Mais Mistral dit aussi de la mort de sa jeune héroïne qu'elle est, non pas terrible, mais lumenouso (lumineuse) et l'on pourrait multiplier les citations où cette mort nous est proposée comme une grâce. Du reste, le partage de situation, nous le trouvons au dernier vers de la première strophe du Chant X:

Que se conte Mirèio e se plagne Vincèn!

(Que l'on chante Mireille et que l'on plaigne Vincent!) Par delà le monde douloureux de la chair, la chatouno nous entrouvre l'espérance d'un paradis des âmes où le mal ne pénètre pas.

Ce ne sont point là considérations d'apologétique. Mon propos est tout littéraire. J'ai essayé de montrer que, dans Mirèio, le catholicisme est autre chose qu'un simple placage, un ornement, mais qu'il tient à la structure même de l'œuvre, laquelle, sans lui, serait essentiellement différente.

Il était assez naturel que du catholicisme de Mirèio nous en arrivions au catholicisme de l'auteur de Mirèio. Je ne crois pas que le catholicisme de Mistral s'explique par des raisons d'opportunisme. Cette même raison vaudrait tout aussi bien pour soutenir la thèse contraire, — et mieux encore peut-être, si l'on songe au mépris dans lequel était tenu le catholicisme dans le monde de la pensée à l'époque où écrivait Mistral! Mais un problème se pose. Comment Mistral, chrétien pratiquant fort médiocre durant une longue partie de sa vie, peut-il faire figure dans Mirèio et dans ses autres œuvres, de grand poète catholique?

La réponse à cette question se rapporte, je crois, aux conditions du faire poétique. Celui-ci est dépendant de deux facultés: l'imagination et la sensibilité. Or, une imagination et une sensibilité catholiques sont choses qui tiennent davantage à la tradition reçue, à l'éducation, qu'aux pratiques religieuses elles-mêmes. Mirèio, a pu dire Folco de Baroncelli, est l'ex-voto de la foi de Mistral, de sa foi catholique, traditionnelle, douce veilleuse allumée dans son cœur d'enfant par la main de sa mère (1). Ce qui compte, en effet, c'est moins la ferveur acquise du poète — bien qu'elle puisse devenir, à l'occasion, la raison d'une certaine fraîcheur d'âme, — que la croyance profonde qui imprègne les parties subconscientes de son être, modèle son caractère, agit sur son esprit. L'héritage de longs siècles de foi chrétienne et d'habitudes non corrompues de fidélité auxquelles l'intelligence donne son acquiescement facilitera une œuvre d'un sens, catholique plus droit que la seule piété d'une âme sincèrement convertie, mais formée à travers les errements du siècle. Il y a plus de catholicisme véritable dans l'œuvre d'un Mistral négligeant les pratiques religieuses que dans celle de beaucoup de nos écrivains néo-catholiques d'aujourd'hui. Sans doute ceux-ci témoignent-ils davantage d'un sentiment tragique de la vie. Un nouveau romantisme chrétien, fait d'angoisse métaphysique et de littérature du péché, est né à l'image de notre temps. Mais le catholicisme ne consiste pas seulement dans l'affrontement du mal ou dans une inquiétude pascalienne. Chrétien, le Pascal du Dieu sensible au cœur, l'était, certes. Mais peut-on qualifier de catholique une phrase comme celle-ci: Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie?

(1) Cité par Ripert in Mireille, mes amours, p. 245.

Il est plus facile d'épancher son âme ou de peindre les couleurs du péché que de soutenir, comme le font Claudel et Mistral, le cantique de la création. Pour que Dieu soit présent dans l'œuvre de Mistral il n'est pas nécessaire que Mistral lui-même se mette au centre de son

œuvre pour le faire parler. Il suffit au poète de référer l'univers qu'il chante à sa source divine et de se considérer lui-même comme une créature pour animer son œuvre d'un mouvement religieux. Dans cette radicale dépendance, même recouverte d'éléments païens, de mythes et de superstitions populaires, s'affirme la catholicité, de ses poèmes. En reliant le monde créé au divin qui le dépasse, Mistral agrandit l'homme et l'univers à la dimension du sacré. D'autre part, chez le poète de Mirèio, les sources sont pures. Il y a chez lui plus d'équilibre, plus de santé, que chez la plupart des écrivains néo-catholiques de notre temps. N'est-ce pas préférable et, en définitive, plus chrétien?

Vu sous cet angle, le problème de Mistral catholique cesse d'être insoluble. *Operatio sequitur esse*, ou, comme disait Goethe à Eckermann: Il faut être quelqu'un pour pouvoir faire quelque chose. L'art est un effet. Il exprime la personnalité de l'artiste, ses modalités spirituelles et sensibles. C'est tout son être vivant, et vous le savez, son caractère, sa culture et ses préoccupations que, même sans le faire voir, le vrai poète dans ses poèmes. Si dans la moelle de sa pensée, Mistral n'était pas resté catholique, aurait-il écrit Mirèio et toute l'œuvre que nous connaissons?

Ai-je trop sacrifié, à votre gré, aux éléments traditionnels? Par eux-mêmes les éléments traditionnels ne prouvent rien, mais, intégrés à une vision et une croyance catholiques, ils reprennent toute leur signification. Ainsi que l'a bien vu Barrès, le poète n'avait ouvert son cœur aux dieux indigènes qu'en les soumettant au Dieu de l'Eglise romaine (1). Mistral est l'héritier du double legs sacré que le vaisseau de Protis et la barque des Saintes Maries ont déposé sur les côtes de Provence. Nul mieux que le Maillanais aura su selon le vœu d'un autre poète, Louis Le Cardonnell, unir la grâce antique à la grâce de Dieu.

(1) En Provence, p, 62.

S.-A.P. — Après tout, ce *trobar clus* qui, chez les troubadours, n'était que tours d'escamoteurs, mais que nous trouvons dans la poésie de Mistral plus souvent qu'on ne pourrait croire (et pas seulement dans Lou Pouèmo dóu Rose), — ce *trobar clus*, l'aurait-il appliqué à sa foi chrétienne? On pourrait quelquefois le penser, et ce que vous venez de dire pourrait nous y incliner; — sans parler de sa prudence opportuniste en religion comme en politique. Seulement, il y a quelque chose que Mistral n'a point caché: sa foi provençale.

Ami, cache la vie et répands ton esprit,

conseil de Hugo (qu'il a bien mal suivi lui-même, ce qui le rend peut-être d'autant plus sincère). Que Mistral ait caché sa vie, on conçoit cette pudeur; mais le catholique avait-il plus de raison de cacher sa foi chrétienne que le poète sa foi provençale? Est-ce parce que, — selon vous, — les deux sont tellement inhérentes? Ou faut-il en conclure que Mistral avait peu de religion à cacher et que ce qu'il en a étalé n'était que conventionnelle parade?

Je vous ai laissé exposer votre foi dans la foi de Mistral sans trop vous interrompre que par quelques remarques çà et là. C'est parce que vos arguments, une fois posés sur des prémisses que je récusé et que je refuse, élèvent avec force leur structure vers les nuées mystiques, et que pouvais-je dire? Comment aurais-je pu vous suivre si haut? — en poussant mon bloc de Sisyphe? Il y a pourtant des millénaires que Sisyphe s'obstine.

Il y a une réfutation que vous auriez pu facilement m'opposer et je vous ai beaucoup de gré de vous en être courtoisement abstenu: Que celui qui s'obstine à refuser la révélation chrétienne devrait, logiquement, refuser aussi la préexistence des Idées. Mais Mistral lui-même, dans son poème platonicien Lou Parangoun (L'Archétype) n'a-t-il pas dit:

Ma fe n'es qu'un pantai: acò lou sabe.

(Ma foi, ce n'est qu'un rêve: je le sais.)

J'entends bien qu'il s'agit ici, littéralement, de sa foi en la Provence. la Provence idéale, mais vous qui liez si étroitement la foi chrétienne et la foi provençale (Mistral, dans ce même poème, remonte pourtant aux origines païennes de son pays), ne croyez-vous pas qu'admettre qu'une partie de la foi n'est qu'un rêve, implique l'admission que la foi tout entière ne soit aussi qu'un rêve?

Qu'importe! Les idées de Platon, lesquelles, en dernière analyse, sont aussi un rêve re-songé par Mistral, nous ne savons donc pas si elles existent réellement. Ne sont-elles pas une création de Socrate et de Platon, qui les ont projetées dans l'éternité future et passée, toujours présentes, toujours absentes, — toujours douteuses comme les ombres de la caverne?

Sonnant dans l'âme un creux toujours futur,

a constaté l'un des plus amers de nos derniers poète, et ce n'est pas seulement par association phonétique que je suis tenté de dire:

Sonnant dans l'âme un Dieu toujours futur.

Mais Paul Valéry n'était, lui aussi, qu'un mécréant. Pourtant...

L'incroyance est une foi négative; elle est souvent aussi passive que la foi positive (ce que Bergson appelle: la religion statique), trop assise sur ses vieilles positions pour vouloir accroître sa force en marchant; tandis que l'incrédulité, incapable de repos, va toujours vers une rencontre. Montaigne, ce faux sage, s'est lourdement trompé d'un mot: ce n'est pas le doute qui est un mol oreiller, c'est trop souvent la foi.

Votre foi et mon incrédulité sont agissantes l'une et l'autre. Les Anglais ont un bien curieux proverbe: Celui qui soupe avec le diable doit se servir d'une longue cuiller.

Mais les Provençaux en ont un autre, où la profondeur remplace la distance: Le diable porte sa pierre (à l'édifice de Dieu), que Mistral a mis en épigraphe à Nerto. Nous dirons, si vous le voulez bien, que celui qui bâtit avec le diable doit se servir d'une longue truelle. Et pardonnez-moi si je vous ai un peu roussi. Mais pour échapper au folklore des proverbes, et aussi à l'ami qui, un peu narquoisement, nous a conviés face à face pour cette agape, table mise à même les pierres du chantier mistralien toujours ouvert, nous nous réfugierons ensemble dans la Communion des Saints.

Je parlais, au début, de la propension bien naturelle à croire ce que nous voulons croire, et c'est ainsi que Léon Teissier, dans son ouvrage: Mistral chrétien conclut au christianisme de Mistral sur une argumentation plutôt complaisante à cause même de sa propre éducation catholique. N'est-il pas d'autant plus frappant que Barthélémy-A. Taladoire, catholique convaincu et même pratiquant, me dit-on dans son ouvrage Le sentiment religieux chez Mistral, arrive objectivement à une conclusion, je ne dirais pas opposée, mais très nuancée. Il dit d'abord: Sa religion personnelle n'est rien qu'un catholicisme de tradition, de civilisation: nous oserons dire de routine. Et encore, cette routine souffre-t-elle dans les actes, sinon en esprit, de nombreuses lacunes.

Et il finit: Mais nous avons montré — ou du moins tenté de montrer comment le sentiment religieux de Mistral obéit à d'autres lois que celle de l'obéissance à l'Eglise. Il est d'abord, par l'effet d'une exigence esthétique qui l'arrache à la simple littérature, dans la recherche d'un Ordre que nous avons appelé platonicien (conservons ce terme, il est commode!), ordre dans lequel tous les éléments de la croyance tendent à s'harmoniser en fonction d'une Idée supérieure, à la fois somme et fin d'un humanisme total, allant de Mithra au Christ, d'Aphrodite à la Vierge, de Virgile à saint Thomas, et qui se confond en Beau comme en Bien avec la pensée divine. Mais cet ordre est en même temps celui d'une foi nationale, mise au service d'une patrie élue par un décret de la Providence pour être l'inspiratrice des Nations et la missionnaire de Dieu. Or, cette mission, ne l'oublions pas lui a été confiée, expressément, pour la première fois le jour où les Saintes ont débarqué en Provence, apportant avec elles le message du Christ.

Et du même coup, c'est le Catholicisme, expression dernière et immuable de la Chrétienté, qui est à l'origine de sa grâce. Qu'importe désormais si le diable porte sa pierre, sous la forme des superstitions primitives ou des gloires païennes. Tout est sacré, puisque tout était écrit dans les étoiles et que nous sommes avec Dieu! Et c'est par là, par le secours de cette foi provençale, muée en foi universelle, que pourront s'opérer pour la gloire du Vrai Dieu, du Dieu vivant, une nouvelle émergence de l'individu et une nouvelle intimation, en lui, de la Foi.

Par là, Mistral se sentait-il, se croyait-il sauvé? L'est-il aux yeux de l'orthodoxe? Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père, et les voies qui y conduisent sont parfois bien secrètes. On songe à la porte étroite, mais qui peut savoir si la voie royale n'est pas pour certains le chemin obligé? En tout cas, le Maillanais n'a jamais, quelle qu'ait été à certains moments sa position intime, abdiqué l'idée du salut de l'homme dans et par l'Eglise du Christ, ni le désir de contribuer lui-même par son prestige à l'œuvre divine. Et songeons que l'un de ses poèmes s'appelle la Communion des Saints... (1)

Il me semble que nous pouvons trouver là, et dans cette Communion des Saints, dont la grâce n'exclut rien ni personne (et n'exclut pas non plus nos réserves réciproques), un terrain d'entente, de bonne foi, sinon de Foi.

(1) B.-A. Taladoire: Le sentiment religieux chez Mistral (Prix Veillon pour le centenaire du Félibrige). Editions Ophrys, Gap, 1955, pp. 95-96 et 97.

© CIEL d'Oc – Abriéu 2006